

Marie-Lise CONTI

DANS LES
TRACES DU
SOUVENIR

Rochegaille Éditions



*DANS LES
TRACES
DU SOUVENIR*



dépôt légal 2^{ième} trimestre 2011

ISBN 2-9522045-1-9

Tous droits réservés pour tous pays

© Rochegaille Éditions 2011

1038 ave de la PLANTADE

06530 CABRIS (France)

www.rochegaille-editions.com

1^{ère} de couverture : réalisation Jessica Conti

Marie-Lise CONTI

*DANS LES
TRACES
DU SOUVENIR*

Rocheville Éditions

« Il y a très longtemps,
l'homme ayant abusé de sa part de divinité,
celle-ci lui fut retirée.
Alors Brahma et les dieux mineurs se réunirent
pour décider de l'endroit où ils la lui cacheraient...
Un des dieux mineurs proposa de cacher
la part de divinité de l'homme
au sommet de la plus haute montagne.
Mais Brahma dit : l'homme est un conquérant et un jour,
il finira par escalader les plus hautes montagnes.
Alors un autre dieu mineur proposa de la cacher
au fond du plus profond des océans.
Et Brahma dit : l'homme est un explorateur, un jour,
il finira par sonder les plus profonds océans...
Non, il nous faut trouver un endroit
où il ne pensera jamais à aller :
nous allons la cacher à l'intérieur de lui-même.
Et c'est pourquoi, depuis ce temps,
l'homme cherche partout désespérément
ce qu'il porte au fond du cœur,
tout simplement. »

- J'adore les trucs que tu me racontes, dit Ève à Vivien.

//

Il est encore plus tard que la veille et que l'avant-veille. Depuis un long moment déjà, Ève, assise à sa table de travail, lutte douloureusement contre la fatigue.

Rompue, harassée, la jeune femme étire ses épaules et sa nuque vers l'arrière, les reins cambrés, jusqu'à ce que le craquement de ses vertèbres résonne dans le silence. En redressant la tête, ses yeux croisent le regard condescendant de son mannequin figé debout au milieu de la pièce.

Depuis des jours, Ève s'acharne sur ses croquis sans parvenir à les rectifier d'une manière ne serait-ce que simplement satisfaisante et le défilé doit avoir lieu dans moins d'un mois. Pourquoi a-t-il fallu que la somptueuse étoffe qu'elle a choisie comme base de la moitié de la collection tire chaque fois qu'on plante une aiguille dedans ? !

La pose travaillée du top model, son mutisme et surtout sa drôle d'expression mi-arrogante mi-narquoise qu'Ève sent désormais peser sur elle sans même avoir à relever les yeux, ne font qu'ajouter à son exaspération saturée d'épuisement : Ève aimerait pouvoir la congédier, la renvoyer chez elle d'un grand revers de bras.

À la fin, pourtant, elle pose son crayon :

- Tu as raison, j'arrête ! J'y vais, je reprendrai tout ça lundi à tête reposée ! Mais pour te faire perdre le goût de tes grands airs...

Et en passant, elle lui dévisse le chef, qu'elle laisse négligemment tomber de toute sa hauteur dans la corbeille à papiers.

*

En traversant la Maison paisible et silencieuse comme une ruche abandonnée, titubante, Ève se dit qu'elle n'est peut-être pas réellement en état de conduire. Elle a mal et froid jusque dans les os. Les tapis absorbent l'épaisseur de ses pas et si elle s'écoutait, elle se

coucherait volontiers là, à même le sol, en fermant les yeux, en fermant les yeux...

En visualisant au loin son lit douillet, elle se force cependant à rejoindre son petit bijou de Mini Cooper. Pour lutter contre l'endormissement, toutes vitres closes, elle a mis la clim' et la musique à fond et s'oblige à chanter, à chanter avec le Zoulou Blanc :

- ... And we are the scatterlings of Africa
On a journey to the stars
Far below, we leave forever
Dreams of what we are...

Vers la place de l'Alma, la jeune femme n'en peut plus de souffrir. Se laisser aller, relâcher les tensions, la nuque, les épaules, la tête en avant ; laisser les paupières s'abaisser, juste un instant, juste une fraction de seconde... C'est si bon... Elle n'entend même plus la musique, elle sombre dans un amas de coton...

Tout à coup, un HURlement poussé directement dans sa tête la réveille en sursaut.

Ève ouvre les yeux et voit le rempart d'immeubles se rapprocher à pleine vitesse droit devant elle. Elle braque de toutes ses forces debout sur le frein, les deux roues avant heurtent et escaladent le trottoir avec un léger décalage et l'adorable petite auto arc-en-ciel métallisé finit par s'immobiliser après s'être raclé le flanc sur plusieurs dizaines de mètres de façade.

Les doigts tétanisés cadencés encore autour du volant, le nez sur la poitrine, la jeune femme éclate convulsivement en sanglots.

2

- Mmm !

À son réveil, quelques heures plus tard, Ève grimace et gémit en remuant avec précaution, le corps meurtri comme si elle avait été passée à tabac.

Elle a mal dormi.

Elle sait qu'après une douche bien chaude et un fort antalgique, les courbatures et les douleurs physiques céderont, mais il ne s'agit pas uniquement de cela.

Non, cette nuit, pour la première fois depuis si longtemps, elle sait qu'elle a rêvé.

Pour Ève, depuis de nombreuses années, le sommeil revient à plonger dans un bloc d'obscurité matérielle dont elle ressort le lendemain entièrement réparée. La noirceur et la densité du bloc sont totales, absolues. Il n'y a pas de porte, pas d'interstice ; pour aucun son, aucune image.

Or cette nuit, quelque chose est venu sourdre, s'immiscant sournoisement dans l'épaisseur de plomb, comme des veinules. Des heurts lointains, des sensations floues désagréables, des ombres que la jeune femme n'aurait nulle envie de voir prendre forme ni visage.

Mal à l'aise, Ève sent une certaine inquiétude poindre dans un recoin de son esprit.

Mais elle a trente ans demain, elle a invité ses amis, ses collègues, ses relations pour un goûter dînatoire ; elle a décidé de faire ses courses et de réaliser son buffet elle-même, pour un plaisir qu'elle n'a pas souvent l'occasion de s'offrir. La femme d'action en elle se secoue, se motive, et comme on repousse dans son dressing certaines séries de

vêtements pour ne s'arrêter que sur d'autres, s'accroche à des pensées pratiques.

Alors rejoignant la cabine ultramoderne de sa salle de bain et ouvrant à fond les robinets des jets croisés sous pression, Ève lessive les mauvais souvenirs de la nuit sous une bonne douche dynamisante, en alternant le brûlant foncé de l'eau pour les muscles avec le froid clair presque glacé pour l'esprit.

*

Il est bientôt dix-neuf heures quand Ève s'accorde enfin une pause. Cette année le 12 juin, date exacte de son anniversaire, tombait pile un dimanche : pour la première fois depuis des lustres elle a pris son week-end et après les courses de la matinée, a passé tout l'après-midi de ce samedi ensoleillé à œuvrer.

Dans le cadre familial de sa vaste salle de séjour, abandonnée à présent sur l'une des méridiennes ultra-design dont la forme de vague anatomique épouse parfaitement le creux de ses genoux, ses reins, sa nuque, elle savoure un verre de vin de basilic.

Elle a amélioré la recette de sa mère en utilisant du grain de gris et relevant son verre à la clarté de la baie vitrée à chaque gorgée, admire par transparence la jolie couleur saumonée très pâle de cette gemme des sables. De sa place, elle profite d'une vue dégagée sur la tour Eiffel, à laquelle la jeune femme s'est toujours identifiée.

Ève est directrice artistique chez Arnoult Mondéo, l'un des créateurs de mode les plus en vue du moment. Ève sait bien qu'il ne lui a pas suffi d'être douée pour arriver à occuper ce poste. La directrice artistique est en

tout premier lieu l'âme créatrice d'une maison, oui, c'est vrai ; c'est à elle que revient la définition des concepts phares ou l'impulsion des orientations de style de la marque, puis des caractéristiques et des thèmes principaux d'une collection.

Mais derrière la création artistique proprement dite se bouscule toute une industrie focalisée sur la vente et le chiffre d'affaires. Le rêve ne fonctionne pas longtemps sans le business, ils se nourrissent mutuellement. La directrice artistique doit alors se montrer capable non seulement de pressentir mais d'assimiler les courants technologiques, politiques et psychologiques qui vont influencer la mode dans telle ou telle direction. Sources d'inspiration, création, émulation, fabrication, distribution, communication, promotion, management, marketing : Ève s'est toujours nourrie, elle aussi, de l'ivresse procurée par cet investissement total exigé par son métier sur tous les fronts.

Et si ses modèles ont toujours exprimé la richesse, l'exigence de son sens créatif flamboyant et visionnaire, c'est aussi son pragmatisme, sa volonté, sa rigueur qui ont fait d'elle la femme d'affaires fiable et respectée qu'elle est devenue. En ces temps troublés où les difficultés économiques ont touché jusqu'au monde du luxe, pouvoir rassurer les commerciaux, les P.D.G. ou les industriels pèse autant que subjuguier la clientèle et les médias.

Ève sourit : sur Facebook, on peut cliquer sous un message, un résultat de quiz ou une photo et laisser textuellement sa trace « Ève aime ça ». Elle aime la Tour Eiffel et dans une sorte de complicité féminine, y a toujours puisé le sentiment du reflet de sa propre image. Comme elle, la grande demoiselle en dentelle de fer puddlé s'arrime solidement à la terre de son large

piètement évasé, pour s'élancer de toute son audacieuse élégance la tête vers l'empyrée de ses inspirations.

Les ombres se sont adoucies, la soirée s'annonce, rose et bleue. La rumeur de la ville qui ronronne fait son bruit de fond familier à travers les doubles vitrages.

*

Trente ans : habituellement, les responsables de création en ont tous entre cinq et quinze de plus. Mais si la précocité de la jeune femme lui a parfois posé des problèmes, ceux-ci n'ont jamais été que d'ordre pratique. Comme lorsque à seize ans, après son bac, il lui a fallu obtenir son émancipation et une dérogation spéciale pour intégrer son école de stylisme à l'étranger.

Bien que la mode s'adresse plus particulièrement aux femmes, ceux qui en détiennent les postes clés, comme dans beaucoup d'autres domaines, sont généralement des hommes. Ève a réussi à s'imposer dans ce milieu machiste et il lui semble désormais avoir atteint un palier, le seuil de sa maturité. Au-delà des quelques grains de sable qui semblent prendre un malin plaisir à s'immiscer dans les rouages de la dernière collection, sa satisfaction légitime d'elle-même et de sa vie se double de sérénité : le vaste monde s'étale devant elle de toute sa largeur, de toute sa largesse. Ève, à cet instant, croit qu'elle n'aura plus qu'à avancer jusqu'au bout sur la route qu'elle s'est tracée.

*

Pourtant, tout à coup, le même cri que la nuit passée lancé directement dans sa tête vient la sortir brusquement de la douce torpeur où elle s'abîmait. Elle sursaute et comme si elle était à la fois actrice et spectatrice de son

propre accident, revit devant ses yeux et dans son corps arc-bouté la violence de l'impact des roues contre le trottoir, celle plus âpre de la raclure le long du mur. Et lorsque tout s'arrête...

C'est une voix d'homme qui lui a en quelque sorte sauvé la vie, cette nuit. C'est un homme qui a hurlé son nom juste au bon moment, la sortant de cette absence qu'elle n'avait pas senti venir, lui évitant un accident frontal à pleine vitesse qui sans doute aurait été fatal...

Mais pour que cet homme utilise son nom, son vrai nom, enfin, disons... son nom initial –, il fallait qu'il l'ait connue d'avant ; sans savoir qu'il y avait eu un après, radicalement différent.

Cela suffit ! : elle a des convives à nourrir demain.

Elle ne va pas se laisser gâcher cette fête qu'elle prévoit depuis plusieurs semaines !

Alors la jeune femme respire un grand coup, vide d'un trait ce qu'il lui reste de vin et sur un air de défi, se relève pour se remettre à sa cuisine.

3

Ève en est au caviar d'aubergine. Elle se délecte du fumet de ces fruits grillés au four dans leur peau jusqu'à ce qu'ils s'afouacissent, avant de lacérer leur chair salée et égouttée à la fourchette et au couteau sans jamais la mixer. Elle aime la manière dont la rondeur collante presque sucrée de la mayonnaise vient compenser leur légère amertume ; la présence, la consistance et la saveur de leurs graines sous la dent...

Elle a préparé du fromage blanc aux graines de

pavot, à l'aneth frais et au concombre, après que ce dernier a si longtemps dégorgé dans le sel qu'il en est devenu transparent. Ève a également prévu un pantagruélique carpaccio acidulé de saumon sauvage truffé de câpres et lui aussi, d'aneth frais.

Un ami restaurateur lui ayant fourni un pétrin mécanique, elle a fait son propre pain aux différentes céréales, noyé de colorants alimentaires naturels. Il y a des miches bleues, vertes, jaunes, oranges, rouges, violettes, qu'elle tranche et répartit en arcs-en-ciel dans les corbeilles.

Elle a aussi dévalisé le marché bio et apprêté les légumes de deux manières, côté salades ou côté bagnacauda. Les tendres fenouils, les toutes jeunes carottes, les petits choux-fleurs, les laitues pommées ; les champignons de Paris, le céleri, les endives, les radis, toute la matinée, elle a baigné dans les saveurs et les senteurs végétales éclaboussées de menthe, de pistou, de gingembre, d'herbes et d'épices étouffées par l'odeur lourde de l'huile d'olive.

Ève est gourmande et comme beaucoup d'autres autour d'elle, au régime une grande partie de l'année. Pour son anniversaire, elle s'est débridée, profitant de l'occasion pour piocher dans toutes les pâtes crues au fil de ses préparations. Il y a eu celle, brisée, des quiches végétariennes, il y a eu celle, levée, des pains et des pissaladières ; il y a eu la pâte à génoise du gigantesque fraisier fourré-nappé de crème tropézienne, recouvert d'amandes effilées grillées dans lequel Ève compte planter ses bougies, et celle des énormes saladiers de ganses au goût de son Midi natal, huile d'olive et fleur d'oranger. Sans oublier celle, bien sûr, sucrée-sablée, absolument à se pâmer, des tourtes aux pignons grillés,

vert de blettes, raisins secs macérés dans l'armagnac, huile d'olive, parmesan, cassonade et rapadura, qui seraient son dessert ultime si Ève devait n'en garder qu'un.

L'huile d'olive vient de l'un des derniers moulins à la meule de la Côte d'Azur, fruitée, opaque comme du beurre fondu.

Des vapeurs poudrées de sucre glace s'élèvent puis retombent doucement dans la cuisine.

*

Soudain, une tête apparaît dans l'entrebâillement de la porte :

- Coucou !

C'est Élise, l'assistante directe d'Ève au travail et sa meilleure amie presque sœur dans la vie. Élise possède les clés de l'appartement et ne s'annonce jamais avant d'entrer, comme si elle était chez elle :

- Personne d'autre n'est encore arrivé ?

- Non, personne !

Bien qu'Élise soit de quelques années plus âgée qu'Ève, les deux jeunes femmes ont suivi bras dessus bras dessous, de classe en classe, leurs études de stylisme à la « Antwerpse Modeacademie », la très renommée école d'Anvers. Grandes, minces et blondes toutes les deux, sensiblement du même poids et de la même taille, Ève arrivait de Nice, Élise de Toulouse. Lors du tout premier cours de la toute première année, elles se sont assises côte à côte et ne se sont plus quittées. Plus tard, lorsque Ève est entrée comme D.A. chez Arnoult Mondéo, elle a réussi à imposer son amie comme son bras droit en tant que directrice de studio, et les deux jeunes femmes travaillent depuis en si étroite

collaboration que professionnellement parlant, on ne saurait les dire parfaitement complémentaires ou au contraire, totalement jumelles.

- Ça va, ça avance comme tu veux ? !
- Absolument ! J'ai presque fini, d'ailleurs, plus que quelques détails à régler !
- T'as l'air contente !
- Je le suis ! J'ai bien dormi, et je me suis gavée de toutes les pâtes crues dont je pouvais rêver !
- Je suis passée voir ta voiture, dans ton garage... Dis donc, tu lui a bien amoché le côté !
- Oui, le carrossier doit passer la prendre demain ou après-demain !
- Et pourquoi tu n'as pas voulu de mon aide, alors, pour ton repas d'anniversaire ?
- Je te l'ai déjà dit, je voulais que tu sois une invitée, toi aussi !
- Mouais... !

Mais quittant sa moue dubitative et changeant brusquement de sujet, Élise sort de derrière son dos un paquet informe enrubanné qu'elle tend à son amie, toute excitée :

- Tiens, allez, vas-y, lave-toi les mains et ouvre-le de suite !
- Tu ne préfères pas que j'attende les autres ?
- Non, après, ce sera noyé dans la masse et on n'aura plus le temps de le savourer ! !

Ève effeuille des couches successives de papier de soie aux couleurs vives et découvre au cœur un large bol de métal à la forme arrondie dépouillée toute simple, presque rustique. Élise exulte :

- C'est un bol chantant du Tibet fait dans un alliage

de sept métaux ! C'est un vrai, il a appartenu à un moine bouddhiste qui s'est fait exécuter ! Je l'ai payé une petite fortune !!!

Elle pose le récipient sur sa main cambrée en arrière et du petit pilon de bois recouvert de peau qui l'accompagne, commence par en frotter le rebord en cercles réguliers, avant que de le frapper sur les flancs d'un coup sec. Le son de cloche clair éclate, magnifique, et sa vibration se propage, matérielle, physique. Ève sent cette vibration la pénétrer et vibrer encore à l'intérieur d'elle, longtemps, longtemps, longtemps...

- C'est extraordinaire ! Recommence !

Les yeux fermés, Ève essaye de définir l'étrange sensation que lui procure chaque coup porté... Ses oreilles captent d'abord le son pur en tant que tel, bien sûr, mais il y a ensuite cette infiltration d'ondes vivantes, de vagues mouvantes qui bouleversent sa chair, dans sa poitrine, dans son ventre... Plus profond, plus profond...

Tout à coup, Ève sent que quelque chose au cœur d'elle-même vient d'être atteint, touché, ouvert : une émotion poignante se hisse lentement vers la surface, comme les bulles d'un plongeur en apnée...

Puis affleure.

Et soudain se déverse ; et soudain se répand.

*

Élise s'arrête le bâton en l'air, interloquée, en voyant les larmes ruisseler sur le visage de son amie :

- Ça va ? !
- Oui, bien sûr, ne t'inquiète pas !
- Tu présumes trop de tes forces, en ce moment, tu as les nerfs à vif ! Tu travailles trop tard le soir et

de surcroît, tu refuses mon aide, tu fais ton petit soldat bande à part... (Puis adoptant un ton plus malicieux :) Je l'ai bien remarqué, c'est depuis que ce petit toiliste nous a quittés ! Il n'est pourtant pas resté longtemps chez nous, mais il t'avait tapé dans l'œil, hein ? ! Petite cachottière ! Tu sais bien qu'un toiliste de perdu, dix de retrouvés !

Ève sourit à travers ses pleurs irrépessibles :

- Pff, t'es bête ! !
- C'est quoi qui te plaisait, chez lui ? Ah oui, je sais ! ! : son zézaïement ! Son p'tit ch'veu sur la langue ! (Et en l'imitant sans vouloir être méchante :) « Ze rentre sé moi, Ève, mon sien m'attend ! »

Ève éclate de rire, honorant les efforts de son amie à détendre les atmosphères.

Mais la sonnerie de l'interphone les interrompt, et c'est Élise qui va décrocher :

- Oui ? !
- C'est Pierre et Louisa !
- Je descends vous chercher ! Ève, je descends les chercher !
- O.K !

Alors le temps respire un grand coup et finit de reprendre son cours.



- Ève, ton pain multicolore surréaliste me fait beaucoup d'effet ! Il me ramène à notre voyage au

Maroc pour la collection Prêt-à-Porter automne-hiver 2008, tu t'en souviens ?

Les écheveaux de laine vierge brassés dans le bain des teintures, ceux qui s'égouttent à cheval sur des cordes en larges camaïeux... Les couleurs, oui, mais aussi la chaleur des étuves, la demi-pénombre du local en ciment brut, l'odeur de terre et de mouton mouillés... Quelque chose de primitif, de visqueux...

Finalement, elle aimerait mieux parler d'autre chose.

- Et ton vin de basilic aussi, est une pure trouvaille !
- Merci !

Un peu trop sucré pour certains mais servi bien frais, ayant accompagné à merveille quoique d'une manière raisonnable les entrées, le poisson cru et jusqu'à la sauce chaude à l'anchois, glissant doucement vers les desserts...

C'est une réception très réussie, très agréable. Ève s'est entourée de gens de bon goût, cultivés, drôles, brillants, qu'elle apprécie énormément. Elle se promène d'un groupe à l'autre, se raccordant au fil d'une conversation, s'en déliant, puis se raccordant au fil d'une autre. La musique en sourdine, le brouhaha coupé d'éclats de voix, de rires, l'après-midi qui s'efface doucement sous les lumières tamisées...

Soudain Ève porte la main à sa poitrine, le visage décomposé par une douleur fulgurante insoutenable. Elle ouvre la bouche les yeux écarquillés, cherchant son air, trébuche, se raccroche à une table, balaye d'un grand revers de bras une poignée de verres et un plat, et s'écroule en rejetant un liquide spumeux rosé au milieu

d'un fracas confus de vaisselle brisée et d'interjections aiguës.

*

Lorsque Ève rouvre les yeux, il fait presque jour. Elle est couchée sur le dos en position semi-assise dans le lit d'une chambre d'hôpital, elle sent à travers le drap glissant l'alèse plastifiée crisser sous elle et son bras qui porte la perfusion lui fait mal. L'impression d'étouffer, l'angoisse et la douleur abominables, le SAMU, les intraveineuses et la saignée, l'état de choc, la très vague émergence après des heures en réanimation pour mieux sombrer de nouveau, dans le sommeil, cette fois... Les souvenirs de la nuit passée remontent par flashes au cerveau de la jeune femme : elle se revoit aussi arracher puis repousser, repousser la sonde nasale pour l'oxygène, qui réveillait en lui obstruant les narines quelque chose de tellement..., de tellement... de tellement viscéral en elle !

Ève, épuisée, referme les yeux et se rendort...

Lorsqu'elle les rouvre la fois suivante, il fait grand soleil. Le visage anxieux d'Élise assise à ses côtés se détend un peu et sourit à son intention :

- Tu m'a fait peur ! ! Tu m'as fait tellement peur ! ! Alors c'est ça que tu nous préparais ?
- Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ?
- Tu as fait un œdème pulmonaire foudroyant ! Quand les secours sont arrivés, je leur ai dit que tu rendais ton vin de basilic ! J'ai honte, excuse-moi : je croyais que tu faisais une simple crise de foie due à la contrariété et à la fatigue !

Derrière et autour d'Élise et de quelque côté qu'Ève pose son regard, la chambre est remplie de fleurs. Élise

sourit :

- La plupart ont pensé à amener un bouquet dans sa poche d'eau, mais tu as quand même épuisé à toi toute seule le stock de vases disponibles de tout l'hôpital ! Et le président m'a appelé environ toutes les demi-heures depuis qu'il a été prévenu, tu pourras dire que tu lui as fait faire des cheveux blancs tout neufs ! Dis donc, on pourra la marquer d'une croix blanche aussi, cette collection !! (Et dessinant dans l'air un panneau placardé sur un mur invisible :) « Haute Couture automne-hiver 2009-2010 » ! : on s'en souviendra !

Sous le pâle sourire qu'esquisse la malade et à sa manière habituelle à elle de dénouer les atmosphères, Élise lance l'énumération sur ses doigts sur le modèle de la comptine « Celui-là va au marché, celui-là achète la viande. Celui-là, il la fait cuire... » :

- D'abord la première d'atelier, notre merveilleuse Simone, qui disparaît ! Puis le directeur d'image qui nous lâche, le lâche, en pleine campagne !
- Les perles dont le fabricant n'a obtenu l'exacte bonne couleur qu'à la troisième tentative qui ont été livrées en retard...
- Le parurier qui s'en va, suivi de près par ton petit toiliste préféré qui lui, pourtant, venait juste d'arriver ! (elle change de main)
- Les remplaçants qu'il a fallu briefer d'urgence
- Sans parler de cette extraordinaire nouvelle matière sur laquelle tu avais tout misé pour une série de modèles qui se révèle être une véritable catastrophe !
- Ni de mes croquis que du coup je suis obligée de modifier sans même parvenir à le faire !

- Ni de ta voiture !

- Ni...

Ève allait dire : « Ni de cette voix qui m'appelle sans que je sache finalement si c'est du bien ou du mal qu'elle me veut », mais se retient juste à temps.

- Ni de ton œdème au poumon ! (il n'y a plus de doigts)

- Et la tête !

- Et la tête !

- Alouette !

Et ensemble elles entament : a-louette, gentille alouette ! A-louette, je te plumerai !

- Eh bien ça va, on ne s'ennuie pas, ici ! On ne dirait pas qu'il y a quelques heures seulement, vous affoliez la moitié de l'hôpital, vous !! », s'insurge le vieux médecin en entrant dans la chambre entouré de ses infirmières.

*

Pourtant, le même vieux médecin qui la revoit trois jours plus tard pour un bilan complet doit bien se rendre à l'évidence : il a beau n'en croire effectivement ni ses yeux ni ses oreilles, c'est une jeune femme en pleine forme qu'il vient d'ausculter. Plus aucune trace de gêne respiratoire, aucun râle bulleux ni sibilant ; une tension et un rythme cardiaque revenus à la normale... Quant aux résultats des examens et aux dernières radios... C'est à n'y rien comprendre !

L'homme de science, après une profonde inspiration, se replonge dans les papiers et les clichés étalés devant lui, l'air complètement dépassé :

- Vous avez fait un O.A.P : un œdème aigu du poumon. Un accident gravissime et spectaculaire que NON SEULEMENT, apparemment, rien n'est

venu annoncer –, mais surtout qu'aucun des examens auxquels vous avez été soumise depuis ne peut expliquer ! Et ce qu'il y a d'encore plus incroyable, c'est que trois jours après, c'est exactement comme si votre O.A.P. n'avait jamais existé !! Il n'apparaît même pas utile de devoir vous garder en observation !

- Cela sonne plutôt comme une bonne nouvelle !!

Le médecin ne répond pas, il s'est remis à éplucher les résultats éparpillés sur son bureau et se parlant plus à lui-même qu'à Ève, récapitule lentement toutes les pistes qu'ils ont explorées, comme si en les éliminant l'une après l'autre une fois encore, il émergerait peut-être au bout, enfin, celle à laquelle personne n'avait encore songé :

- Ça ne vient pas de votre cœur : les examens n'ont révélé aucune atteinte cardiaque susceptible d'entraîner une insuffisance responsable d'un O.A.P. Vos valvules fonctionnent bien, pas de sténose mitrale ou aortique... Pas de tachycardie, pas de bradyarythmie... Pas d'hypertension artérielle non plus...

Ça ne vient pas de vos poumons : aucune trace de pleurésie, d'embolie, de lésions quelconques ni de cancer, Dieu merci...

Les examens complémentaires sont également négatifs : pas d'hyperthyroïdie, pas d'épanchement du côté de l'abdomen... Rien du côté des examens sanguins non plus...

On a envisagé également les causes extérieures qui peuvent habituellement provoquer un accident de cette sorte : vous avez dit ne pas avoir inhalé récemment de produits toxiques ; ne pas avoir effectué de trekking en haute altitude, ne pas avoir

eu de traumatisme crânien ni d'atteinte du système nerveux central en général... Je ne vous demande pas si vous consommez de l'héroïne d'une manière exagérée...

Non, c'est effectivement inutile, la jeune femme ne relève pas. Le médecin, le nez baissé, le front appuyé dans sa main à ras de la ligne des sourcils, réfléchit. Un moment plus tard, Ève se demande même en souriant s'il ne s'est pas endormi...

Mais brusquement il se redresse, le visage tout éclairé, et s'informe vivement :

- Avez-vous déjà vécu un épisode de noyade ?
- Non !
- Vous êtes sûre ? Vous êtes née à Nice : n'est-il pas possible que dans votre toute petite enfance, à un âge où vous n'auriez pas forcément de souvenirs vous-même, se soit produit un incident...
- Mes parents m'en auraient parlé ! D'autant plus que...
- Que... ?
- D'autant plus qu'à leur grand regret, leur grand désespoir estival, je n'ai jamais voulu apprendre à nager !
- On peut tomber à l'eau sans avoir eu l'intention d'y aller !
- C'est vrai !... Mais... Il paraît que je ne me suis même jamais approchée d'un bord ! Il paraît que bébé, je me mettais déjà à hurler dès qu'on tentait de me plonger dans une simple bassine pour me donner mon bain !
- Vous avez la phobie de l'eau ? !

Elle n'est pas sûre d'avoir vraiment envie de parler de ça...

Peur de l'immersion. Peur en ne sachant pas ce qu'il y a au fond.

Peur aussi des vers qui font leurs galeries sous la terre...

- Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?
- Vous avez fait un œdème pulmonaire passager d'une violence inouïe sans explication physique ni matérielle tangible... Vous avez expulsé une telle quantité de transsudat ! Voyez-vous, l'image qui me vient à l'esprit... Aussi extravagant que cela puisse être à dire ou à entendre... C'est que tout d'un coup, en quelque sorte, c'est comme si vous aviez reproduit une scène de noyade.
Comme si... vous vous étiez noyée... vous vous étiez noyée en vous remplissant spontanément de l'intérieur !!!

Ève s'est immobilisée : les mots prononcés par le vieux médecin ont brusquement fait écho dans son cerveau et elle demeure là, saisie, les yeux fixes, tandis qu'un pont s'établit doucement entre le présent et le passé...

Un jour, à partir d'un autre sujet, sa mère lui a raconté un incident survenu à sa naissance...

L'accouchement s'était bien passé, Mme Desroix s'était vu poser sur le ventre une adorable petite fille blonde... Mais lorsque ses poumons s'étaient déployés, Ève s'était soudain étouffée, cyanosée, et il avait fallu l'intuber. Bon, ceci est relativement banal, il n'est pas

rare que des mucosités ou du liquide amniotique encombrent le larynx du bébé...

Mais tandis que le calme était revenu et que Mme Desroix, qu'on avait assise confortablement, berçait la petite fille qu'on venait de lui reposer dans les bras –, le visage de celle-ci s'était tout à coup déformé, les yeux comme élargis face à une indicible horreur ; puis Ève s'était de nouveau brusquement mise à suffoquer, à tousser, à déborder, virant rapidement au violet puis au bleu... On avait une nouvelle fois intubé le bébé, et dans la panique générale, face à un autre problème détournant toute l'attention de l'équipe médicale, le fait que l'aspirateur ait remonté alors une telle quantité d'eau avait été négligé...

Mais Mme Desroix avait conclu son récit en disant :

- Je te regardais, là, dans mes bras, mon adorable petite fille toute blonde sortie de moi, lorsque tu t'étais mise à tousser en projetant du liquide au loin... Et si j'avais pu à ce moment décrire l'impression que ça m'avait donné, c'est que tu avais semblé te noyer en te remplissant spontanément de l'intérieur !

« TE NOYER EN TE REMPLISSANT SPONTANÉMENT DE L'INTÉRIEUR » !! : les termes exacts que vient d'employer le vieux médecin.

- Et ensuite ? !, s'enquiert ce dernier.

Ensuite rien. Apparemment, l'incident avait été clos et la jeune femme n'a plus été inquiétée jusqu'à aujourd'hui.

- Alors, qu'en pensez-vous, docteur ? Et s'il existe effectivement un lien entre ces deux évènements, que dois-je faire de ces informations ?

Le médecin regarde Ève en secouant tristement la tête, l'air encore plus dérouté qu'il ne l'avait au début de la consultation :

- Ah, mais je suis sincèrement désolé, ma petite demoiselle : je n'en ai absolument AUCUNE idée !!!

5

Lorsque quelques heures plus tard Élise ouvre sans ménagement la porte du bureau d'Ève, c'est pour trouver celle-ci assise derrière sa large table couverte de dessins, tournant doucement de gauche à droite et de droite à gauche dans son fauteuil baquet intersidéral et suçant le bout de son pinceau de calligraphie chinoise :

- Surprise ?
- Tu plaisantes ? ! Quand j'ai appelé l'hôpital et qu'ils m'ont dit qu'ils t'avaient relâchée faute de preuves, j'étais sûre que le temps que tu prennes un taxi, tu viendrais directement ici ! Alors c'était pour te dire que du coup, j'ai organisé un branle-bas de combat de toute l'équipe, tout le monde sur le pont dans... (elle regarde sa montre) une demi-heure, maintenant, ça te va ? Je file au studio, comment tu te sens ?
- D'attaque ! !

Élise claque déjà la porte derrière elle, Ève reprend le fil de ses réflexions... En fait, bien qu'il lui soit tellement familier, elle était en train de « sentir » son bureau. D'en observer l'ambiance mais de l'intérieur, de l'intérieur d'elle-même.

Quel que soit l'état d'une maison de Haute Couture,

l'âge des parquets dévernissés, la couleur indéfinissable des tentures, il existe quelque part, au détour de ce qui ressemble parfois aux coulisses d'un vieux théâtre, une pièce à l'instar de ce que représente le directeur ou la directrice artistique : la vitrine de l'entreprise !

La vitrine de l'entreprise !

Ève a fait de l'espace lumineux qui lui a été alloué non seulement un lieu de travail propice à la création, mais aussi une sorte de publicité vivante de la société dont elle est le fer de lance et la locomotive. La jeune femme y reçoit ses interlocuteurs de marque.

Derrière l'épaisse table en bois massif faite de plusieurs parties intelligemment disposées en quinconce, comme les pièces aux lignes de couture prétrouées du patron d'un gargantuesque manteau long, les manches, les poches, le dos, les pans, le col –, soulevant inmanquablement l'admiration et captivant une grande partie de la lumière, la robe du soir de sa signature sur le mannequin décapité offre à elle seule son Festival Pyrotechnique. Rien ne manque : le feu d'artifice piquant des matières, des accessoires et des couleurs émerge d'une vapeur de nuages de mousseline de soie, comme lorsque l'absence de vent entraîne la stagnation de la fumée embrumant ça et là le tir des fusées.

Elle en était justement là de ses pensées : dans « feu d'artifice » il y a « artifice ». L'idée de quelque chose de faux, de fabriqué ; d'ingénieux aussi... Mais qui pourrait avoir été habilement mis en place pour tromper, pour masquer... Un leurre, un subterfuge...

Ève sourit : quelqu'un – sans doute la femme de ménage – a sorti la belle tête en plâtre de la poubelle

mais n'ayant pas osé la revisser sur ses épaules, l'a posée couchée sur une table basse derrière la partie salon, un peu à l'écart, tournée vers le mur.

Le mur : Ève s'extrait de son confortable fauteuil pour aller redresser un sous-verre qui donne un peu de la gîte...

Au moment où elle pose les mains sur les bords du cadre, au moment précis où elle pose les mains –, elle s'entend de nouveau appeler dans les tréfonds de son cerveau.

Ce n'est plus la même façon de l'appeler, ce n'est plus un hurlement puissant qui vient de retentir, cherchant à la prévenir d'un imminent danger. C'est un appel désespéré, s'attardant d'une manière déchirante sur les syllabes.

C'est une supplique.

La jeune femme sursaute dans un geste brusque et maladroit qui décroche et fait chuter le tableau à ses pieds, et le cri qu'elle vient d'entendre se noie dans le fracas de vitre brisée et celui qu'elle pousse elle-même en en recevant des éclats.

*

- Ce n'est rien, ce n'est rien !

Prévenue de l'incident, Élise est arrivée en courant le visage décomposé comme si elle était en partie responsable de ce qui vient de produire, et Ève la rassure. Elle n'a reçu de verre que sur les jambes et bien qu'ayant saigné de façon spectaculaire au début, il ne lui reste déjà plus sous les premiers soins que la trace de quelques coupures superficielles...

- Tu tires trop sur la corde, Ève ! Sortir indemne

d'une épave scrountchée comme une vulgaire bombe à eau en origami et d'un œdème foudroyant du poumon en moins de six jours, ça ne t'a pas suffi, comme leçon ? ! Tu veux vraiment voir jusqu'où va ton pouvoir d'invulnérabilité ?

- C'est un geste maladroit de ma part, c'est tout ! Ça n'a rien à voir avec rien, je vais bien ! Je t'assure : je vais BIEN !

*

Pourtant, c'est légèrement tendue que démarre la séance de briefing et de débriefing. Mais progressivement, l'enthousiasme de chacun se propage comme une traînée de poudre.

- Alors moi j'ai une bonne nouvelle concernant le tissu : avec le fournisseur, enfin, son fabriquant, on a fini par trouver un truc qui ne modifie ni les tons ni l'aspect ni l'effet ni la tenue – rien – mais qui permet que ça ne tire plus à la couture !
- Tu veux dire qu'on a tous les avantages sans l'inconvénient ? !
- Exactement ! !
- Mais c'est pour ça, alors, que je crobardais dans le vide ! ! Une part de moi SAVAIT que Zorro allait arriver et qu'il n'y aurait rien à changer dans ces modèles ! Tanguy, tu es génial !
- Merci, merci !

Il n'y a que des bonnes nouvelles, chacun porteur de la sienne :

- Pour les perles, tu te rappelles cette société italienne qui nous avait fabriqué la ganse rayonne

métallisée ? : ils nous ont envoyé un fil tressé ajouré en bio-textile magnifique, parme candide comme tu voulais et si épais qu'un tour d'aiguille suffisant, on a rattrapé tout le retard.

- Ah, ça y est, ils nous ont remplacé les bijoux plexi et turquoise pour les robes 7 et 22, l'irisation est impeccable.
- Et en déviant sur la prod', où est-on du côté des robes Louisiane pour les noces d'argent de Mme Gerson ?
- On a pris rendez-vous pour les essais, ça y est.
- Je te laisse t'en occuper entièrement ?
- Bien sûr ! Par contre, demain, j'aurais besoin de prendre ma journée, ça serait possible ?
- Je te laisse gérer, tu préviens juste Monique.
- Et puis tu sais, elle est bien, aussi, la remplaçante de Simone !

Les défilés démarrent le 6 Juillet. Chacun, en son absence, a mis les bouchées doubles, assurant plus que sa part. Ève le reçoit comme un formidable et gigantesque cadeau. Jamais elle n'a été aussi comblée pour un anniversaire.

Soudain, l'appel déchirant, suppliant de son nom retentit de nouveau à l'intérieur de son crâne. Elle sursaute comme à chaque fois et fait précipitamment des yeux le tour de la salle de réunion...

Personne d'autre ne semble avoir entendu, personne n'a bougé, ne s'est tourné, ne s'est interrompu...

Au passage, son regard croise et soutient celui d'Élise fixé sur elle. Ève sait qu'elle doit avoir à cet instant un air hagard, perdu, traqué... À l'autre bout de la table les yeux qui ne cillent pas lui signifient : je te raccompagne, là, maintenant, tout se suite ! Pas de

dérobade, pas de pirouette, finie la rigolade, tu te lèves et on s'en va !

TU TE LÈVES ET ON S'EN VA !

- Bon, demain matin, premières répétitions du scénario pour les modèles qui sont prêts, Pascal, tu confirmes avec les tops ? !
- Ça marche !

*

Sur un fond de musique de variétés, aucune des deux jeunes femmes n'a encore ouvert la bouche. Des pensées complémentaires bouillonnent dans la tête de chacune, Élise qui attend avec un peu de colère ou de rancune que son amie lui dévoile enfin ce qu'elle lui cache, Ève qui se demande s'il faut vraiment qu'elle se lance et comment... Alors que la voiture s'immobilise à un feu rouge, qu'Élise en profite pour redresser son sac ouvert qui a basculé sur le siège arrière et qu'Ève fait mine de se concentrer sur l'autoradio et la chanson diffusée à cet instant, l'appareil se tait brusquement et s'éteint tout seul, clic.

Les yeux écarquillés rivés sur le poste, Ève, immobile, tendue comme une corde à piano, imagine une main invisible, se demandant ce qui va suivre...

Mais le feu passe au vert, la voiture se remet en marche, la radio se rallume, clic, Ève respire... Ève respire.

6

Pourtant, lorsque quelques instants plus tard elle

pénètre dans son appartement, la jeune femme sent que quelque chose a changé... Elle dépose à terre son gros sac, dans l'entrée, et s'avance doucement...

L'appartement est silencieux, tranquille. Bien sûr la femme de ménage a nettoyé, rangé, il ne reste nulle trace de la soirée du 12 juin. Tout est en ordre et parfaitement à sa place. Tout est paisible...

Mais quelque chose a changé.

Rien ne résonne plus comme à l'accoutumée...

*

Ève a l'impression de parcourir une coquille vide, un navire déserté... Il manque quelque chose, mais quoi... ?

Jusqu'alors, la jeune femme aimait beaucoup la compagnie surréaliste des mannequins d'étalage en plâtre qui occupent les lieux avec elle : la brune piquante dans un modèle de Jean Poiret 1912, illustrant toute l'audace et la prodigieuse vitalité du créateur : une robe longiligne toute simple jusqu'aux chevilles à la mode du Directoire, la taille à peine marquée d'un ruban sous les seins, blanche à fines rayures verticales acidulées comme celles d'un berlingot, sous une pelisse noire doublée d'une étoffe à l'impression osée, de roses-choux naïves aux couleurs guimauve ; les cheveux courts à la Louise Brooks chapeautés d'un adorable bibi rond comme une demi-coquille d'œuf, agrémenté de deux grandes plumes de paon serties au milieu du front.

Placée à la limite du salon et du couloir et tournée vers la porte d'entrée, elle a l'air d'enfiler son manteau comme si elle s'apprêtait à sortir.

Il y a aussi, assise sur une vieille chaise de bar, se découpant de profil sur un trompe-l'œil de terrasse de café, la délurée, la libérée, la provocante. Sa petite robe charleston découvre deux interminables jambes nues croisées, celle du dessus pointant à l'horizontale son petit escarpin verni d'une couleur de lait à la menthe, tandis qu'accoudée sur sa cuisse le buste offert en avant, le regard charbonneux, elle tend sa longue cibiche au bout d'un non moins long fume-cigarette pour recevoir du feu.

Ève a vêtu celle qui habite dans la salle de bain d'un petit ensemble de plage rayé signé Worth datant de la Belle Époque, témoin de l'émancipation des femmes. Au début de leur liaison, chaque fois que Paul, l'un de ses ex, un photographe de mode un peu maniéré, entrait dans la salle de bain et rencontrait dans le miroir le mannequin se tenant légèrement penchée vers la glace comme si elle se remaquillait, il refermait vite la porte et se retirait, confus de l'avoir surprise :

- Oh pardon, excusez-moi !!

Enfin, dans la chambre d'Ève, campe celui qu'elle appelle le Dandy. Coiffé d'un Borsalino en feutre de laine, il est habillé d'un costume comme en portaient les acteurs américains des années trente, les Clark Gable, les Robert Taylor : debout dans une posture à la fois décontractée et sûr de lui, une main dans la poche de son pantalon, le coude repoussant le pan de sa belle veste en tweed clair et de son manteau en alpaga. Grand, beau et blond, il était le sosie parfait d'un mannequin véritable avec lequel Ève sortait, qui tous les matins lui reprochait, en ouvrant les yeux sur sa copie conforme, d'avoir l'impression de se réveiller au cœur du musée Grévin.

*

Voilà. C'est exactement ce qu'elle ressent à cet instant : une ambiance de musée Grévin, figée, désincarnée, desséchée, vidée de sa moelle ; presque macabre.

Quelque chose est mort.

Ève, décontenancée, mal à l'aise, se laisse aller dans la confortable méridienne moulée pour elle... Ce silence, cette solitude... Cet air creux... Un pincement au cœur la saisit...

Aurait-elle souhaité qu'un homme l'attende, qu'un « amoureux » l'accueille à la maison, ce soir ?

Ève sourit : non, elle ne se sent pas particulièrement en manque de rapports de ce côté-là. Sa dernière liaison, très agréable, remonte à peu de temps. Mais elle n'a jamais pu s'attacher et elle aime cette indépendance qu'elle a toujours revendiquée.

Elle ne sait pas pourquoi cette association d'idées ni ce genre de pensées lui viennent à l'esprit ce soir, mais si elle se rappelle ses parents... Cette impression de boule formée à deux, deux moitiés d'un même tout adaptées à des habitudes, à une couleur, à une chaleur, à un rythme communs... Cette intimité un peu resserrée sur elle-même...

Elle voulait plus ; elle voulait quelque chose de plus large, de plus aéré. Quelque chose d'illimité.

Elle pense qu'elle n'aurait pas supporté, au-delà même des concessions qu'impose une vie de couple dans le quotidien, de devoir sans cesse tenir compte de l'autre, pour ses horaires, notamment. Ces éternels contretemps ou revirements de situation, ces décisions toujours prises

à l'arraché, à la dernière minute, ces périodes à deux cents, trois cents, quatre cents à l'heure, chaque collection aspirée déjà par la suivante...

Ève a toujours réussi à trouver des hommes autonomes, du moins vis-à-vis d'elle, et inséré ses aventures dans les trous de son planning.

Quant au fait de tomber VÉRITABLEMENT amoureuse, c'est-à-dire, au point d'envisager un jour de construire quelque chose avec celui dont la peau s'accorderait en toute confiance à sa peau, son souffle à son souffle, son cœur à son cœur...

C'est compliqué, et il y a bien longtemps qu'elle n'a plus réfléchi à cela, prise dans l'enivrant tourbillon de sa vie. Mais Élise, en entrant à la Antwerpse Modeacademie, avait laissé un « fiancé » à Toulouse. Elle languissait parfois tellement d'être aux vacances pour le retrouver qu'Ève la bousculait avec un peu trop d'intransigeance à son goût :

- Tu verras quand ça t'arrivera à toi !

Mais justement, Ève y avait déjà réfléchi et pensait que ça ne pourrait pas lui arriver.

- Ah bon, et pourquoi est-ce que ça ne pourra pas t'arriver ? ! À seize ans, tu n'as peut-être pas encore le sentiment d'avoir trouvé le bon, d'accord !, mais ça ne prouve pas que tu ne le trouveras jamais !

- C'est pas une question d'âge ni de preuve ; je le sais, je le sens, c'est tout !

- Comment ça, tu le sens ? Comme une malédiction ? !

Ah, une malédiction... : l'idée ne lui avait pas paru si

saugrenue.

En fait, voilà : Ève avait l'impression qu'elle avait déjà connu ou aimé quelqu'un, et que peut-être, elle l'aimait même encore – mais qu'il était enfoui si loin au fond d'elle qu'ils ne pourraient jamais se rejoindre.

Élise l'avait regardée saisie, éberluée :

- Ouaaahw ! Quelle histoire ! Comment peut-on « sentir » un truc pareil ? !

*

Problèmes techniques ou de timing, incidents de parcours, modifications de dernière heure, ratages, évidemment, chaque saison rencontre toujours son lot de difficultés qui entraînent simplement à rebondir. Mais la série qui a marqué celle-ci en commençant par le départ de Simone a touché Ève plus profondément qu'elle ne l'aurait imaginé.

Lorsqu'elle était entrée chez Arnoult Mondéo, c'est par Simone que la jeune femme avait été la mieux accueillie, la plus soutenue, dès le départ ; Simone si rassurante, si joyeuse...

Cette dernière a décidé de tout quitter à quelques années seulement de la retraite, pour aller rejoindre sa vieille mère dans ses Pyrénées natales et l'aider à s'occuper de la ferme, quelques vaches, quelques poules, un potager, un verger, une vieille éolienne à redresser...

Ève sait bien qu'elle n'a rien à prendre directement pour elle ni à sa charge ; qu'elle ne peut pas tout assumer, tout contrôler. Mais plus encore que les incidents techniques et que ses deux véritables accidents, elle a ressenti les défections au sein de son équipe comme un signe qui lui était personnellement adressé...

Un peu comme les rats quittent le navire, annonçant

un événement bien avant que celui-ci ne se manifeste.

Quelque chose s'est désagrégé, vidé...

Quelque chose est mort.

Alors Ève se dit qu'en attendant, elle va se faire un énorme sandwich avec la baguette à l'ancienne bien blanche toute fraîche qu'elle a achetée au boulanger du coin, avec une épaisse couche uniforme de beurre des deux côtés et des barres de chocolat noir enfoncées dedans. Comme lorsqu'elle était enfant.



La matinée du lendemain se déroule sans accroc aucun. Ève et Élise assistent à des essayages sur mannequins vivants et aux premières répétitions du défilé : les lignes sont fluides, le bien aller des robes est impeccable, le mariage osé des couleurs – osé, justement, mais éblouissant ! Une séance de shooting doit avoir lieu après la pose déjeuner, qu'Ève a promis à Élise de marquer :

- Ça te dit, le libanais ?
- Tu m'attends, je repasse par mon bureau...

Au moment où elle va en ressortir, le téléphone se met à sonner. La jeune femme revient à sa table, décroche

- Allo ?
- Allo Ève ?
- Oui !
- C'est Vivien !
- VIVIEN ? ! ! !

- Eh oui, j'ai bravé l'interdit !!

Ce n'est cependant pas tant le fait que son frère ait outrepassé les consignes que celui de réaliser combien elle éprouve de plaisir à l'entendre, qui surprend Ève en plein élan.

Il y a si longtemps !!

- Je te dérange ?
- Pas du tout, je suis très contente !
- Écoute...

À partir de là, il s'embrouille dans une série d'histoires confuses, abreuve sa sœur de banalités sans queue ni tête, tourne en rond autour de quelque chose qu'il semble en même temps vouloir éviter... Ève, à plusieurs reprises, a l'impression qu'il cherche à la ménager, mais de quoi... ?

Et puis il lâche enfin :

- Il n'aura pas eu le temps de profiter de sa retraite, mais il n'aura pas souffert longtemps non plus, c'est le principal !
- Mais de quoi tu parles ?
- Papa ! Papa est mort hier en fin d'après-midi !

Ève reste sans voix.

- Maman ne nous a pas prévenus de suite ! Elle est restée seule avec lui toute la nuit avant de prévenir le médecin et de nous appeler.

Sa voix se mouille, il doit ravalé ses larmes...

- Ève ?
- Oui ? !
- Tu es toujours là ?
- Oui !
- Tu veux dire quelque chose ?

Ève est un peu assommée :

- Non !

Sa voix à lui se raffermi :

- Ecoute, l'enterrement a lieu lundi à 17h !

- Merci, j'y serai !

- Bon, ben je t'embrasse !

- Je t'embrasse aussi ! Attends

- ...

- Comment... comment est-il mort ?

- Il y a neuf mois, environ, on lui a découvert un cancer du poumon.

- Quoi ? !... Pourquoi n'en ai-je rien su ?

- Il ne voulait pas qu'on te dérange, qu'on t'embête avec ça. Il ne voulait pas t'inquiéter pour rien : il pensait qu'il s'en sortirait comme si ça n'avait jamais existé et qu'on n'en parlerait plus. Et d'ailleurs, tout semblait lui donner raison : après son opération et ses rayons, à chaque contrôle, nickel, tout allait bien. Et il allait encore très bien il n'y a pas quinze jours pour l'anniversaire de Mathilde. Et puis hier, en rentrant de soigner ses légumes, il a fait une embolie pulmonaire foudroyante : il a été emporté en quelques instants. C'est de ça qu'il est mort.

- ...

- Ève, tu es toujours là ?

- Oui !

Élise passe soudain la tête dans l'entrebâillement de la porte :

- Alors, tu viens ? ! (Et comme Ève se tourne vers elle :) Ah, tu es au téléphone... !

- Oui, Élise, j'arrive. Vivien...

- À lundi, c'est ça ?

- Oui, à lundi. Je t'embrasse.

À l'autre bout du fil Vivien raccroche, la sonnerie marquant la coupure de la communication prend le relais, hachée, lancinante, énermée. Ève repose à son tour le combiné puis se laisse tomber sur le siège destiné habituellement à ses visiteurs, la tête vide...

Et reste là, un peu hébétée, comme un ressort cassé.

*

À quelques jours près, un accident pulmonaire a emporté son père après l'avoir relâchée elle. Mais ce n'est pas uniquement la disparition de son père ni le poids de cette coïncidence morbide qui écrasent la jeune femme : c'est de prendre aussi brusquement conscience du fossé qu'elle a creusé entre elle et les siens... Elle a instauré tellement de distance, bien plus que celle qui sépare géographiquement Nice de Paris !

Elle y a mis toute une vie, SA vie, de laquelle elle les a progressivement, sans vraiment s'en rendre compte, totalement gommés...

Depuis son école de stylisme, elle a peu à peu tracé, poussé, tiré dans une seule direction de toute son énergie.

L'élastique vient de lui claquer à la figure.

*

En réalité, dès le début, enfin, dès qu'elle avait pu analyser les choses avec un peu de recul, elle s'était dit – et elle sait qu'elle n'était pas la seule !! – qu'elle avait sans aucun doute été parachutée dans cette famille par une erreur d'aiguillage. En effet, en dehors d'elle, ils avaient déjà tous la même allure générale : son père, sa

mère et ses trois frères, petits, trapus, très bruns d'œil et de poil !!

Enfant, Ève était pâle et gracile : on aurait dit un moineau tombé au milieu des chats. Puis elle s'était mise à pousser comme une asperge et à onze ans à peine, sa tête claire les avait tous rattrapés.

L'hiver sur la Côte d'Azur, l'air est bleu et orangé, tiède et doux comme une caresse. Le dimanche après-midi, les sorties familiales conduisaient les Desroix à pied jusqu'à la mer. Ils aimaient bien se mettre en rang, sur une ligne, en se tenant la main, manie d'instituteurs oblige !! Ève détestait d'emblée tous les gens qu'ils croisaient et leurs sourires qu'elle prenait pour elle, dépassant du tableau comme une hernie.

Un jour, la fillette avait surpris les commérages de deux voisines :

- Mais quand même, cette enfant, quelle drôle de pièce rapportée !! Si je n'avais pas vu la mère enceinte, je jurerais qu'elle a été adoptée !
- Et si je ne connaissais pas leur facteur (bien sûr, puisqu'elles avaient le même !), houuu !, celui-là !, je brûlerais d'impatience de le rencontrer !!

Et elles avaient gloussé d'un air entendu en secouant fort les épaules.

- Mais vous savez, ils ont peut-être échangé deux bébés à la maternité ! Ça arrive, ces choses-là !

Ève avait questionné sa mère au sujet de cette histoire de bébés échangés... Celle-ci avait cru la rassurer en lui expliquant qu'Ève était venue au monde avec un très gros bleu sur la tempe droite, comme lorsqu'on a reçu un coup. Cette tache les avait beaucoup inquiétés, surtout lorsque Ève s'était étouffée pour la deuxième fois après avoir été intubée. Cette même tache

avait alors été la raison de nombreux examens qui n'avaient pourtant rien révélé d'anormal, et elle avait mis plusieurs semaines à s'estomper progressivement avant que de disparaître, bien après leur retour à la maison :

- Mais grâce à elle, on n'aurait absolument pas pu te confondre avec une autre, tu comprends ? ! Tu es rassurée, maintenant, ma chérie ?

Pas spécialement, non ! ! Faire partie irréfutablement de cette famille n'avait eu aux yeux d'Ève rien de « rassurant » ! Et la fillette, pour un temps, avait continué à redouter les sorties dominicales en rang d'oignons, le regard et le sourire des passants, les réflexions de ses petits camarades...

À quinze ans, elle avait atteint sa taille définitive d'un mètre soixante-seize, de huit à vingt centimètres au-dessus des autres membres de la famille Desroix.

*

Ensuite, elle n'avait jamais vraiment supporté le milieu modeste et paisible dans lequel elle avait vu le jour. Le fait que ses parents soient instituteurs, l'appartement de fonction dans l'école du petit village où ils avaient été nommés ensemble à sa naissance, près de Nice, mais aussi, quelques années plus tard, la maison qu'ils avaient fait construire sur les hauteurs... L'ambiance de colonie de vacances ou de camp de scouts qui régnait chez eux.

C'était des gens simples et bons, qui s'accommodaient de tout, qui ne voyaient le mal nulle part. Leur attitude bienveillante, l'étalage de leur bonheur tranquille mettaient Ève parfois tellement en colère, qui se sentait frustrée, bafouée...

Après son bac, elle était partie vivre sa vie avec une soif d'espace, de modernité, de lumière et de brillance qui lui paraissait inextinguible !

*

Enfin, il y avait une autre chose qui l'avait poussée hors de la maison, même si c'était étrange et difficile à avouer : Ève avait toujours ressenti et manifesté une aversion physique pour son père.

Comme si sa peau à lui l'avait révoltée elle, Ève ne supportait pas qu'il la touche : bébé, déjà, elle se mettait à pleurer dès qu'il la prenait dans ses bras ou lui déposait un baiser sur le front. Lorsqu'elle avait commencé à marcher, elle avait cessé de crier, mais au moindre contact, affectueux ou non, elle se tortillait en reculant ; et si elle se retrouvait acculée coincée sans possibilité de repli suffisant, elle se débattait pour de bon en lançant les pieds et les poings.

Elle voulait qu'il garde ses distances, qu'il lui parle de loin, de la voix la plus monocorde possible.

M. Desroix avait respecté cette anomalie et appris à n'avoir que des rapports neutres avec sa fille. Ils n'avaient bien souvent partagé que des choses concrètes, matérielles et utiles. Par contre, bizarrement, dans ces domaines déterminés, Ève ne laissait alors qu'à son père le privilège de l'initier. Ainsi, par exemple, c'est de lui dont elle avait accepté d'apprendre à nouer ses lacets, pourvu qu'avec suffisamment d'écart, il lui fasse la démonstration sur ses chaussures à lui.

Alors qu'il était directeur d'école primaire et dirigeait chaque année, à mi-temps, une classe de Cours moyen 2, l'été de ses cinq ans, Ève lui avait demandé de lui apprendre à lire et à écrire. Elle s'était montrée si

assidue qu'en septembre, ils l'avaient mise au Cours préparatoire, et sa maîtresse, face à cette élève beaucoup trop en avance sur le reste de sa classe, s'était contentée de peaufiner quelques détails avant de la faire passer juste après les vacances de la Toussaint directement au Cours élémentaire 1, dans la classe de Mme Desroix.

Ainsi Ève avait-elle gagné deux ans sur les autres enfants de son âge et sur l'heure de son autonomie.

*

Ève, en tant que benjamine de la famille, était arrivée après trois garçons : autant dire attendue et accueillie comme le messie. Son attitude spontanée, instinctive et épidermique envers son père avait immédiatement refroidi les démonstrations de joie et de tendresse dont ce dernier aurait aimé combler sa petite princesse.

D'autant plus que le bébé avait manifesté le même rejet vis-à-vis de Rodolphe, le frère cadet. Celui-ci était le portrait cloné de M. Desroix et n'avait donc, lui non plus, jamais eu le droit de franchir le cercle délimité de manière tacite par Ève autour d'elle.

Les deux autres garçons, David et Vivien, ressemblant à leur mère, avaient eu plus de chance pour trouver grâce aux yeux de leur étrange petite sœur.

Surtout Vivien, en fait. Vivien...

*

Ève, dans sa courte jeunesse, avait toujours ressenti la condition humaine comme lourde et engluée. Vivien était le seul qui lui apparaissait « léger », qui lui ouvrait d'autres univers, d'autres dimensions, multipliant par

cent l'espace.

Elle avait aimé le communisme antireligieux de ses parents dans leur certitude tranchée et définitive que Dieu n'existait pas-un-point-c'est-tout, ça, d'accord ! Mais Vivien, c'était autre chose.

Il lui inventait des histoires le soir avant qu'elle ne s'endorme, et la nuit, lorsqu'elle faisait des cauchemars et le rejoignait dans son lit. Il lui inventait des histoires lorsque par les chaudes nuits d'été, ils sortaient dormir tous les deux sous les étoiles, dans le jardin, avec leurs couvertures...

Son histoire préférée était celle où il lui disait se voir participer à la construction d'une cathédrale.

Il était dans la peau d'un homme vigoureux en pleine force de l'âge, charpentier de son état. L'ambiance du chantier, les différents corps de métier, ses compagnons, les tâches que chacun accomplissait, les outils qu'ils utilisaient, leurs vêtements, les anecdotes, les repas... : ses descriptions étaient si vivantes, si réalistes, qu'elle-même avait très vite l'impression, à chaque fois, de se retrouver dans le film.

La fillette voyait les images, les levers et les couchers de soleil, l'envol des pigeons sur le parvis ; elle entendait les bruits, les voix, les blagues que les uns et les autres se renvoyaient du haut des échafaudages... Elle vivait en temps réel les drames, les accidents, les fêtes, l'avancée des travaux...

Peut-être même que c'est de ces récits qu'était née chez Ève cette idée d'avoir laissé ou perdu un amoureux, un Prince Charmant quelque part dans un autre monde.

*

Et puis...

La première année de lycée elle avait fait une méningite, si terrible que tout le monde avait cru qu'ils allaient la perdre. Les médecins avaient déployé tout ce qui était en leur pouvoir pour la sauver, ses proches s'étaient relayés jour et nuit à son chevet : tous pensaient que c'était contre la maladie elle-même qu'ils luttaien, elle et eux ; contre les microbes, contre l'infection.

La fillette seule savait que la maladie n'avait été que le « prétexte », le terrain de jeu de visions si terrifiantes et si réelles contre lesquelles elle avait dû se battre encore et encore jusqu'à ce que la fièvre cède, qu'elles avaient bien de nombreuses fois failli l'emporter.

Des vers monstrueux, blancs, gras, annelés et remplis de jus, en avalant et digérant une terre noire collante en quantités astronomiques, creusaient d'énormes galeries obscures dans lesquelles elle s'enfonçait debout, précédant un homme dont elle ne voyait jamais le visage mais qui la poussait, la poussait avec un objet dur et aigu lui meurtrissant les reins. Il faisait sombre, très sombre. Elle était une jeune femme à l'âge adulte. L'air lourd, confiné, saturé d'une humidité glauque et visqueuse la mettait en sueur, les épaisseurs de jupons sous sa robe longue se plaquaient sur ses cuisses et autour de ses mollets, entravant sa marche... A certaines bifurcations, il leur arrivait de tomber nez à nez avec l'un de ces vers gigantesques abominables exsudant leur graisse par des pores de la taille de son poing à elle, pour mieux se faufiler à travers leurs boyaux souterrains.

Celui dans lequel l'homme la poussait toujours s'élargissait soudain, jusqu'au bord d'une mare sans fond dans laquelle, malgré ses cris et sa résistance, il la précipitait :

- NON, NON, NON, NON, NOOOON !

L'angoisse et la terreur touchaient au paroxysme, ses vêtements mouillés pesaient de plus en plus lourds, l'entraînant vers l'abysse aux eaux épaisses si noires, si noires... Proche de la folie, elle se débattait, se raccrochant de toutes ses forces, de tous ses ongles pour ne pas être aspirée, pour ne pas être engloutie, avant que l'homme agenouillé sur le bord ne lui assène un coup de son outil métallique sur la tempe...

Une rémission survenait qui la laissait exsangue, à bout de ressources. Ève sombrait alors pour un moment dans une forme de sommeil qui ressemblait plutôt à un coma. Puis elle se réveillait et le même scénario reprenait, encore et encore.

*

Au sortir de sa méningite, elle avait définitivement coupé court aux histoires de Vivien, mettant un terme à leur relation particulière et à leur complicité. Et de la même manière qu'elle avait hermétiquement scellé à l'intérieur d'elle ses visions au point d'en oublier un jour qu'elle les contenait –, de même avait-elle cessé définitivement de rêver la nuit, dans son sommeil.

En s'endormant le soir, elle plongeait dans un noir total et dense où rien ne pouvait entrer et d'où rien ne pouvait sortir, elle se réveillait le lendemain entièrement restaurée et voilà.

Malgré son goût sûr et inné pour les belles choses, Ève avait pensé jusqu'alors devenir pilote d'avion ou d'hélicoptère. C'est de ce tragique épisode qui manqua lui coûter la vie que naquit sa vocation : ce désir, en

sublimant la femme et rien que la femme, de lui créer un périanthe qui la mettrait hors de portée de la laideur, de la bassesse, de la violence, de la souffrance et de la déception. Par ce qu'il avait de starisé et de dédié à la Beauté, le monde de la mode et plus particulièrement la Haute Couture lui avaient semblé pouvoir à eux seuls protéger et combler ce sexe que l'on dit faible en transcendant le vulgaire.

*

Depuis, sa formidable volonté lui a permis de conduire sa destinée comme elle l'entendait. Les gens s'accordent pour reconnaître à la jeune femme une nature positive que rien ne vient jamais entamer : sa santé physique et sa constance morale servent de références, de balises à toutes ses relations, d'ordre privé ou professionnel.

Aux yeux d'Ève, sa famille manquait d'ambition et d'envergure. Depuis sa sortie de l'école de stylisme jusqu'à ses premiers réels succès, le décalage n'a fait que s'accroître. La jeune femme a mis entre elle et eux la hauteur de la France et cela a suffi grandement : ils ne montent jamais à Paris, du moins à sa connaissance ; elle ne descend même plus pour Noël. Cela fait quatre ans qu'ils ne se sont pas revus.

Elle a mis un terme à tous les échanges de courrier, de cartes et de paquets.

Un jour, sa mère l'a appelée sur son portable pour demander de ses nouvelles en plein show-room : devant ses clients, Ève s'est sentie tellement... giflée ! –, elle a enjoint sa mère de ne jamais – JAMAIS !! – recommencer, et de bien prévenir les autres, qu'ils veuillent désormais attendre que ce soit elle et elle seule, à sens

unique, qui les contacte.

Jusqu'à aujourd'hui, ils avaient effectivement toujours respecté cette injonction, malgré le fait que ses coups de téléphone à elle s'étaient doucement mais sûrement espacés, pour disparaître complètement depuis maintenant... Depuis maintenant...

Bientôt deux années complètes.

Comme un chien rétif suivant une idée fixe, Ève vient maintenant, avec un peu de retard, d'être rappelée brutalement à l'ordre au bout de sa laisse.



Lundi. Ève n'a pas pu se rendre à l'athanée : elle a pris le vol de quatorze heures quarante-cinq pour Nice et deux heures dix plus tard, le taxi la dépose directement aux grilles du cimetière Ste-Brigitte. Elle rejoint le groupe qu'elle imagine de loin être le bon, le gravier des allées crissant sous ses talons. Il y a du monde : sans doute d'anciens collègues, d'anciens élèves, en plus des nombreux amis et de la famille...

Des bouffées d'air chaudes soulèvent le cœur de la jeune femme, qui avance les narines pincées : Ève n'aime pas l'odeur des fleurs en plastique, des croix mortuaires en perles de rocaïlle ; elle n'aime pas cette odeur lourde de vivarium, de cheveux en décomposition, elle imagine le suintement des cadavres déborder de leurs sacs étanches et polluer les nappes phréatiques... Elle ne comprend pas que l'on puisse encore se faire enterrer, ou du moins, choisir à sa mort autre chose que la crémation

et la dispersion des cendres.

Au bruit de ses pas dans leur dos, les visages se sont tournés vers elle : Ève a l'impression surréaliste d'être une extraterrestre débarquée dans un monde et une époque qui ne sont pas les siens. Ces gens ont une allure tellement... tellement provinciale !!

Ils lui sourient à travers leur solennité ou leurs larmes, heureux de la voir, ils ont l'air de la connaître, ils lui tendent les bras et elle distribue des bises à des personnes dont elle-même n'a aucun souvenir... Il leur échappe des exclamations qui ne sont pas forcément de circonstance, mais qui accentuent encore le sentiment de décalage, comme si elle était une star honorant de sa participation une œuvre de bienfaisance :

- Elle a l'air en grande forme !
- Elle est superbe !
- Elle est resplendissante !

Devant le petit groupe de ce qu'il est commun d'appeler généralement ses « proches », Ève éprouve malgré tout un choc : ses frères et leurs femmes ont vieilli et n'ont pas changé à la fois ; mais certains des enfants sont devenus des adolescents, et sa dernière petite nièce, qui n'était qu'une simple poupée dans sa mémoire, une adorable fillette blonde et longiligne à son image !

Et puis il y a sa mère, aux cheveux entièrement blanchis.

*

Sa mère qui au milieu de son chagrin s'est littéralement illuminée en la voyant, comme si la plus grande souffrance jumelait parfois la plus grande des

joies, et qui après l'avoir embrassée et embrassée, lui crochète le bras et ne la lâche plus, la gardant fièrement contre elle pendant la cérémonie :

- Maman, je voudrais lui dire au revoir !

Pour Ève, le couvercle a été rouvert un moment et scellé de nouveau, puis ses trois frères et un employé des pompes funèbres font descendre le cercueil en terre. Au moment où ce dernier heurte le fond en rendant un son creux, les jambes de Mme Desroix l'abandonnent un court instant, Ève la rattrape et la soutient. Mais déjà sa mère se redresse, cessant de peser sur sa fille, retenant ses larmes et ses effusions. La jeune femme lui sait gré intérieurement de son courage, de sa maîtrise et de sa dignité.

Après l'enterrement, Mme Desroix a organisé un apéritif pour réunir tous ceux qui souhaitent boire le verre de l'amitié en l'honneur de M. Desroix. Dans le jardin, sous la treille de raisin framboisé et de muscat encore verts, sous la tonnelle de glycine encore en pleine floraison, à l'ombre du pin et du tilleul, des tables ont été dressées, couvertes de pissaladières, de tourtes et de tartes pour accompagner la production maison de vin d'orange, vin de noix, vin de basilic, limoncello, liqueur de mandarine ou sirops de mimosa, rose et violette.

Ève, dans une sorte de tourbillon singulier, échange des propos avec des gens, à droite, à gauche, sans que les mots ne s'impriment, sans qu'elle soit capable de se rappeler ni ce qu'on vient de lui demander ni ce qu'elle vient même de répondre.

*

Elle doit passer la soirée et la nuit là avant de

reprendre l'avion le lendemain de très bonne heure. Ses frères habitent dans la région, mais depuis trois jours, pour ne pas laisser leur mère toute seule, ils ont réinvesti la maison de leur enfance avec leur famille respective, en se serrant un peu.

Rodolphe est instituteur. David, à qui sa place d'aîné a conféré l'obligation morale de faire valoir ses parents et de s'élever en toute logique au-dessus de leur propre condition, est professeur d'Anglais à la fac de Lettres. Ils ont tous deux épousé des institutrices : Rodolphe Murielle, avec qui il s'est arrêté à trois garçons sans tenter de faire la fille ; David Patricia, dont il est divorcé – Ève l'ignorait –, mais qui actuellement seuls chacun de leur côté, sont restés bons amis au nom de leurs jumeaux.

Vivien, le frère préféré, s'est distingué du reste de la famille en choisissant l'ébénisterie. Quand il était apprenti, Ève et sa mère allaient le chercher après l'école à la menuiserie où il travaillait. Ève aimait l'odeur chaude flottant dans le hangar. La sciure fusait devant la scie électrique et la fillette trouvait magique la manière presque invisible, presque immatérielle avec laquelle se développait à l'autre bout de la pièce un énorme cône aux formes parfaites. Elle rêvait en regardant les copeaux sortir sous la varlope, s'enroulant comme des anglaises, et le bois

- Touche, touche ! », lui disait son frère,
devenir lisse et brillant comme une pierre polie...

Vivien, avant sa petite sœur, a donc socialement fait montre d'indépendance d'esprit. Mais pour ne pas se retrouver complètement perdu non plus, il a quand même épousé une éducatrice spécialisée, Moranne, dont il a une fille, la jolie Mathilde qui vient de fêter ses sept ans !

*

Pour l'heure, la nuit étant tombée, Murielle et Patricia secondent Mme Desroix à la cuisine. Moranne s'occupe des enfants à l'étage, elle doit être en train de leur faire prendre une douche ou de jouer avec eux au Memory, enfin, quelque chose de pédagogique. Et Ève imagine ses trois frères sous l'appentis, à trier et ranger les affaires de leur père, ses « tcharaf'fis », comme il les appelait.

Elle-même n'a réellement eu envie de se joindre à aucun groupe. Le phénomène étrange de l'après-midi s'est estompé, elle a retrouvé la clarté de son esprit, mais comme si elle marchait dans les traces d'un passé qu'elle a rendu étranger, comme si elle laissait en elle se réveiller les bruits, les voix, les odeurs, elle s'est isolée un moment dans le séjour-salle à manger...

*

Cette pièce n'était utilisée, en fait, que les jours aux invités. On ouvrait alors les volets et on aéraient. On allumait la cheminée si c'était l'hiver ; on tirait les rideaux pour garder frais si c'était l'été, pour ceux qui, après le repas et avant la pétanque ou la belote, piqueraient du nez le temps d'un petit somme, assis sur leur chaise ou dans le canapé. Le reste du temps, les Desroix vivaient dans la vaste cuisine, ouverte l'été sur la terrasse, chauffée l'hiver par la grande cuisinière à bois qui servait en même temps de plaque de cuisson et de four. La longue table de ferme recevait pêle-mêle les affaires de chacun : il y avait les reliefs du goûter, les cahiers et les livres des devoirs, les pièces de ce sur quoi M. Desroix bricolait, les légumes à éplucher... Ils travaillaient ensemble et côte à côte, s'entraidaient, se chamaillant, partageant les anecdotes qui avaient pimenté

leur journée...

Finalement, c'était très gai !

Calée dans le fauteuil crapaud, Ève fait des yeux le tour du salon. Les gros ramages des doubles rideaux retenus dans leur embrasse, raides et empesés, assortis au canapé ; les travaux de tapisserie de Mme Desroix, au petit point de croix : elle disait que ça la détendait.

Le vaisselier aux colonnes tournées, le service en porcelaine et en cristal derrière les portes vitrées, retransmis de génération en génération comme une relique. Mme Desroix voulait que ce soit Ève qui en hérite, mais celle-ci, l'apprenant le jour de son entrée au lycée, à treize ans, avait catégoriquement refusé :

- De simples ustensiles auxquels on doit faire attention comme à la prune de ses yeux pour pouvoir les repasser à ses descendants, jamais ! Je mangerai dans de la porcelaine et boirai dans du cristal que je peux casser et jeter. Et puis de toute façon, je n'aurais pas de descendants !

La table au piètement gauche, comme si elle faisait du chasse-neige, flanquée de ses chaises rembourrées de crin. Le lampadaire en bois d'olivier sculpté par son père dans un arbre plusieurs fois centenaire qu'un orage avait foudroyé. Son père avait également réalisé lui-même l'immense abat-jour le chapeautant, comme une frondaison retrouvée...

Couvrant les murs, la collection de cadres renfermant des photos d'eux à tous les âges. Leur type méditerranéen, le sien si nordique... Ève sourit : dans un jeu de bowling, elle serait la seule quille au milieu des boules !

*

Comme à la récréation, une cavalcade dans l'escalier annonce la libération des cousins-cousines. Le couloir résonne un instant de leur effervescence, puis Ève les entend se jeter contre la porte de la vaste cuisine-pièce à vivre qu'ils envahissent de leurs éclats de voix et de rire avant de refermer bruyamment la porte derrière eux. Ève perçoit ensuite les pas de sa belle-sœur qui les rejoint : la lointaine porte se rouvre et se referme plus discrètement. Elle imagine la complicité, la solidarité des quatre femmes œuvrant pour le dîner... Enfin, elle entend ses frères rentrer, discutant fort, et s'engouffrer à leur tour dans la cuisine : la porte s'est de nouveau ouverte et refermée.

Ève se sent alors soudain délaissée, tenue à l'écart de la vie de la maison. Elle sait que c'est parfaitement injuste et qu'elle seule est responsable de cette situation. Mais comme pour la détromper malgré elle, la tête de Vivien apparaît sur la pointe des pieds dans l'entrebâillement du salon et la trouvant éveillée, lui adresse un tendre sourire :

- Ça va ?
- Ça va !
- Pas trop fatiguée ?
- Pas du tout !
- Tu pensais à ton boulot ?

Ève éclate de rire :

- Non, pas du tout !
- Allez viens, on t'attend pour prendre l'apéro !

Et ils pouffent lorsqu'il l'entraîne, pour leur taille toujours inversée : elle, talons compris, le surplombant d'une tête, son bras passé par-dessus ses épaules ; lui accroché à sa hanche, le bras pile à l'horizontale à la

hauteur de ses reins.

*

Après le repas, les plus jeunes ayant regagné l'étage, Ève ne participe pas non plus à la vaisselle collective. Mais du moins reste-t-elle là, assise à table, à y assister.

Il y a Mme Desroix qui lave, Patricia qui rince, ceux qui essuient et ceux qui rangent, dans un ballet saupoudré de délicatesse, d'harmonie et du plaisir d'être ensemble. Ève se surprend à observer ses frères et ses belles-sœurs aller et venir, poser leurs mains sur les épaules de leur mère, entourer celle-ci de leur tendre affection... Elle trouve la scène très douce et chaleureuse, elle se sent touchée au point de presque avoir envie de s'abandonner...

Elle ne saurait dire si c'est à rire ou à pleurer.

*

Et tout à coup, il se produit quelque chose d'extraordinaire : Rodolphe s'approche de sa sœur, la relève du banc par les épaules, et après l'avoir attirée brusquement contre lui, la sert fortement dans ses bras :

- Je t'aime ! », avant de vite la relâcher.

Ève est sidérée ! Les pensées les plus confuses se bousculent dans son esprit tandis que son cœur bat la chamade à tout rompre.

Elle a toujours viscéralement rejeté Rodolphe ! Même cet après-midi au cimetière, alors qu'elle a embrassé tout le monde, elle s'est contentée de lui dire bonjour en lui touchant le bras, incapable de faire mieux. Elle aurait pu s'attendre, s'ils avaient décidé de se servir des circonstances particulières qui les ont réunis après une si longue absence pour mettre certaines choses à

plat –, à ce qu'il exprime de la rancœur, de la colère, au mieux, la plus totale indifférence...

Se peut-il que pendant TOUTES ces années, il n'ait nourri envers elle qu'un amour fraternel maintes fois bafoué mais indéfectible ? ! Un amour inné et absolu, l'acceptant telle qu'elle était, lui pardonnant tout par avance et au fur et à mesure ? Quel genre d'être humain était Rodolphe ? ! !

Et David, et Vivien, et ses parents, et ses belles-sœurs et ses neveux et nièce... S'était-elle seulement jamais posé la question ? !

*

Lorsque Ève revient au présent, elle s'aperçoit que certains attendaient ce moment pour reprendre leurs activités tandis que d'autres ne les avaient pas interrompues. Mais la jeune femme sait, la jeune femme sent qu'à cet instant précis, c'est inversé que le cours du temps vient de se remettre en marche.

9

La soirée ne se prolonge pas beaucoup après que les enfants ont été couchés. Ève ignore comment ils se sont répartis dans la maison, mais tous se sont débrouillés de manière à lui réserver son ancienne chambre pour elle toute seule. Et elle n'a même pas cherché à les en dissuader ni à leur proposer un autre arrangement.

Elle n'a pas emporté son ordinateur portable. Cela, elle l'a fait sciemment : après mûre réflexion, elle a quand même décidé de mettre son activité entre

parenthèses pour les moins de vingt-quatre heures qu'elle devait s'absenter. Par contre, en voulant vérifier qu'elle n'a pas manqué d'appels, elle retrouve son téléphone portable éteint, sans qu'elle puisse dire exactement depuis combien de temps. Elle essaye de le rallumer, en vain : ce serait pourtant bizarre que la batterie soit déchargée, elle était pleine à son départ du bureau, à midi...

Elle fouille dans sa valise à la recherche de son chargeur, s'étonne, s'inquiète... En répandant à toute volée son bagage et sa trousse de toilette sur le lit, après avoir éparpillé toutes ses affaires et exploré chaque pli, chaque poche, chaque recoin, elle doit se rendre à l'évidence : elle l'a oublié.

ELLE A OUBLIÉ SON CHARGEUR À PARIS ! ! ! !

Comment a-t-elle pu faire une chose pareille, en pleine effervescence de travail, à quinze jours du défilé ? ! Pour ses collaborateurs, son téléphone est le prolongement d'elle-même. Les gens qui pouvaient avoir besoin d'elle n'ont pas pu la joindre, elle a été coupée de son monde, comme si le cordon ombilical nourricier avait été tranché !

Terriblement mécontente d'elle-même, Ève se giflerait ! Jamais – JAMAIS – elle ne s'est ainsi laissée aller ! Demain, elle va rentrer à Paris, effacer l'ardoise des dernières semaines et repartir d'un bon pied, redevenant la D.A. pratique, sensée, raisonnable et efficace dont elle a brisé pour un moment et un moment seulement la toute tracée ligne de conduite.

*

Son avion décollant à six heures vingt-cinq, Ève pensait partir en catimini et prendre un taxi. Mais de son côté, Vivien lui a fait comprendre qu'il était hors de question qu'il ne l'accompagne pas lui-même à l'aéroport !

Ils se sont donc levés bien avant l'aube et partagent un petit café sur la table de ferme de leur enfance.

Dans sa chambre de petite fille puis d'adolescente (marqué par le changement de papier peint), Ève, malgré ses solides résolutions, n'a pas passé la bonne nuit qu'elle escomptait. Elle sent le regard de son frère peser sur elle et faisant mine de ne rien remarquer, s'arrangeant pour ne pas le croiser, la jeune femme concentre le sien sur le fond de sa tasse et sur ses tartines...

En prenant place dans la voiture, Ève ne peut empêcher ses yeux de rencontrer ceux de son frère... Vivien qui guettait cet instant lui sourit et son sourire est non seulement empreint de bienveillance mais d'une irrésistible malice, comme s'il lui signifiait :

Je sais tout. Je lis sur ton visage comme dans un livre ouvert, et quand bien même tu aurais décidé de remonter sur Paris et de disparaître de nouveau de nos vies sans rien me dire, quoi que tu veuilles taire, quoi que tu cherches à cacher, libre à toi : je sais tout !

Mais que sait-il exactement ? !

*

Il fait encore noir, les rues sont désertes, Vivien roule relativement vite. Heureusement, les feux rouges viennent régulièrement immobiliser le véhicule, Ève

gagne du temps. À chacun d'entre eux, elle prend son élan, une grande inspiration... Puis la voiture redémarre et elle relâche son air...

Dix fois, vingt fois, elle ajourne le moment d'aborder ce qui lui brûle désormais les lèvres.

Aussi n'est-elle pas vraiment surprise mais soulagée, plutôt, lorsque à un feu qui vient juste de passer à l'orange, Vivien s'arrête, et envoyant sa main droite s'arrimer derrière l'appui-tête du siège passager afin de mieux lui faire face, l'enjoint d'oser enfin se jeter à l'eau :

- Oui ?
- Quoi, oui ? !
- Vas-y, dis-moi ce que tu as à me dire ; raconte-moi ce qui te tracasse !
- Ce n'est pas si facile...

Il sourit encore de son petit air d'avoir deux airs et avec ce qu'Ève perçoit comme une pointe de douce ironie :

- Oh mais je suis sûr que de ça aussi, tu vas te tirer brillamment, petite sœur ! !

*

Par où commencer ? Ève reste pensive un long moment, cherchant ses mots, cherchant le fil... Puis après une dernière très profonde respiration, elle se lance enfin :

- ... Depuis quelques semaines, ma vie se trouve perturbée, comme... comme si... C'est souvent des détails mais il y a des signes, tu vois... Enfin bref, jusqu'ici j'étais une styliste comblée, les choses étaient simples, claires, carrées et tout d'un

coup... C'est vert !

- Quoi ? !
- C'est vert !, répète-t-elle en faisant cette fois-ci un signe du menton en direction du feu.

Par rapport à la chaussée, Vivien est déjà bien à droite, très près des voitures garées le long du trottoir. Après avoir vérifié dans son rétroviseur ne gêner personne qui serait déjà en train d'attendre qu'il veuille bien avancer, il se contente alors d'allumer ses warnings, comme s'il stationnait en double file :

- Continue !
- J'imagine que dans toutes les entreprises, il y a des incidents en apparence banals, tu vois, mais là, c'était différent : comme lorsque tu as l'impression que quelque chose s'est enrayé et que ça ne se passe plus exactement comme tu l'a prévu ou comme tu as l'habitude...

Vivien pouffe, amusé : sa sœur ne doute vraiment de rien !

- Qu'est-ce qui te fait rire ?
- Tu es adorable ! C'est pas tout le monde qui peut se vanter de voir sa vie se dérouler exactement selon ses désirs !
- Mais je me suis battue, pour ça ! J'ai fait les bons choix, j'ai pris les bonnes directions, et je me bats encore
- Ève, tout va bien, ce n'est pas une attaque et tu n'as pas à te justifier ! Allez, vas-y, continue !
- J'ai même fait un O.A.P, un œdème aigu du poumon !

Le visage de Vivien s'est altéré :

- Quoi ? ! Quand ? !
- Dimanche pas avant-hier, l'autre.

- Tu plaisantes ? !
- Non ! Mais laisse-moi continuer, c'est pas ça l'important !
- « C'EST PAS ÇA L'IMPORTANT » ? ? ! ! ! !
(les yeux de Vivien lui sortent presque de la tête)
- Non, j'ai plus rien, écoute
- Comment ça, t'as « plus rien » ? !
- Écoute : la semaine dernière et encore celle d'avant, une voix a retenti dans ma tête à plusieurs reprises... Je dis « dans ma tête », parce que même lorsque je me suis retrouvée en public, personne d'autre n'a réagi ni semblé l'entendre... C'était un homme qui m'appelait par mon nom, enfin, mon nom, je veux dire... La première fois, il m'a évité un accident de voiture, mais ensuite, c'était plutôt comme s'il m'appelait au secours ou me suppliait.
- Et puis vendredi dernier tu m'as téléphoné pour m'annoncer la mort de papa... Tu m'as dit qu'il avait fait la veille une embolie pulmonaire foudroyante que rien n'avait pu laisser prévoir, qu'il n'avait pas eu le temps de souffrir, qu'il était parti en quelques minutes, tu t'en souviens ?
- Je m'en souviens très bien !
- Alors est-ce que tu crois, même si ça peut paraître complètement dingue...

Elle hésite, mais Vivien l'encourage à poursuivre d'un signe de tête :

- Vas-y !
- Est-ce que tu crois qu'une part de lui, inconsciente, par exemple, aurait pu pressentir qu'il allait lui arriver un accident mortel et qu'à distance, cette part aurait cherché à me prévenir

- ou réclamé ma présence à l'avance ?
- C'est possible, c'est fort possible !
 - Mais d'une manière si... si évidente ? ! Si... Si nette, si réelle ? ! Comme si quelqu'un m'appelait VRAIMENT ? !
 - Ben oui ! On entend de plus en plus parler de ces choses-là ! L'homme n'invente rien, tu sais, les phénomènes paranormaux ou extrasensoriels n'existent pas que dans *X-Files* ou *Médium*. Tu peux avoir eu toi-même une intuition, une prémonition.
 - Il y a presque quinze jours, en rentrant du travail tard dans la nuit, je me suis endormie au volant. Mon pied appuyait sur l'accélérateur, j'allais droit dans le mur et il m'a réveillée en m'appelant de toutes ses forces pile avant le moment fatal, pour que je puisse freiner et dévier ma course : est-ce que tu crois que là aussi, ce puisse être papa qui, de loin, ait eu une « intuition » et m'ait réveillée juste à temps ?
 - C'est possible !
 - D'accord ! Mais... Mais maintenant qu'il est...

Est-ce nerveux ? : la comptine du répertoire traditionnel des Vieilles Chansons de France sur laquelle elle aimait sauter à la corde joue en boucle dans sa tête, en bruit de fond :

« Monsieur Malbrough est mort
 Mironton, mironton, mirontaine
 Monsieur Malbrough est mort
 Est mort et enterré
 Est mort et enterré
 Est mort et enterré » !

- Mort et enterré ?
- Exactement ! Eh ben comment expliques-tu qu'il ait continué à m'appeler, cette nuit ? Est-ce qu'il ne sait pas qu'il est mort, est-ce qu'il ne voit pas que je suis là ? !

Ève est au bord des larmes. La fatigue y est certainement pour quelque chose, oui, sans doute, mais aussi d'être en train de discuter de tels sujets, même avec Vivien :

- Il t'a appelée dans tes rêves ?
- Oui, au début, je croyais. Enfin, je dormais et j'entendais résonner mon nom dans ma tête, dans le noir, sans images... Mais je dormais ! Papa m'appelait de cette manière désespérée et implorante, comme s'il attendait quelque chose de moi... Mais au bout d'un moment...

Vivien sent sa sœur au bord de craquer, il amène sa tête d'une main jusqu'à ses lèvres pour lui déposer un baiser très appuyé sur le front avant de se rapprocher d'elle sur un bord de fesse extrême et de l'attirer toute à lui contre sa poitrine, dans ses bras :

- Continue !
- À force, dans mon sommeil, j'ai réalisé que ce n'était pas DANS mon rêve, qu'il m'appelait, mais dehors, à l'extérieur, en vrai, dans la chambre ! Alors, je me suis réveillée !
- ...
- ...
- Et... ? !
- Tu ne vas pas te moquer de moi ?
- Ève ! !
- Il était là, Vivien, il était là, lumineux au pied de

mon lit. Pas vraiment dense ni matériel, mais quand même... : présent !! Il avait tenu à me réveiller !... C'était bizarre, il avait une allure rétro de gravure de mode ancienne, tu sais, comme au siècle dernier. Derrière lui, comme si c'était de la brume de plus en plus légère qui s'estompait, il y avait un paysage avec une petite maison, une petite maison très rustique...

- Peut-être qu'inconsciemment, tu te culpabilises ? ! Ou peut-être qu'il a encore quelques dernières choses à te confier ou à te demander, après tout : je n'ai jamais réellement tout compris, mais... Vos relations étaient tellement particulières !

La jeune femme a redressé brutalement la tête et le dos, se détachant de lui dans le geste :

- Mais il est DÉ-CÉ-DÉ, Vivien ! !
- Que sait-on réellement de la vie et de la mort ? Ce sont des notions que notre esprit humain appréhende peut-être parfois d'une manière limitée, restrictive et cloisonnée, et du coup erronée... Regarde la plupart des plantes : leur vie ne s'arrête pas, elle n'est qu'une succession de cycles de repos et de renaissance... Pour certaines civilisations, la mort terrestre n'est qu'un passage : elle n'est pas une fin, pas LA fin ! Pour elles, différents mondes se côtoient, et de là où il est, papa pourrait très bien continuer à te contacter...
- Tu n'es pas uniquement en train de me parler de science-fiction, là ? !
- Pas du tout ! Le magma dans lequel l'humanité a pris sa source s'allège, les consciences émergent et s'ouvrent, on passe de l'ère des Poissons à celle

du Verseau, ce ne sont pas que des mots...

Ève sourit :

- Comment tu t'en es sorti, avec des idées pareilles, à la maison, avec papa et maman qui ne croyaient même pas en Dieu ?
- Ils ne croyaient pas en Dieu tel qu'on en parle au catéchisme ou... Mais sans le savoir, ils l'ont plus vécu dans leur quotidien que beaucoup de gens : dans l'amour qu'ils se portaient ou qu'ils nous portaient, dans leur amour des autres et de leur vie...

Et c'est au tour de Vivien de sourire, en essayant tendrement les larmes qui débordent des yeux de sa sœur.

Il semble à Ève qu'elle redécouvre son frère, qu'un lien se restaure, se renoue. Elle appréhende chez lui, soudain, une telle profondeur, une telle assurance, une telle force tranquille, une telle maturité... devant lesquelles son habituel sentiment de supériorité s'incline.

Il n'a pas exploré les mêmes domaines, n'a pas choisi les mêmes systèmes de référence, mais soudain, elle n'est plus aussi sûre d'avoir parcouru le seul chemin intéressant.

- Tu sais quoi ?
- Non !
- Tu vas rater ton avion !

IlO

Pourtant, quelques instants à peine après que Vivien a déposé sa sœur et que celle-ci a retiré sa carte d'embarquement, des retards sont annoncés sur plusieurs

vols. Celui d'Ève est carrément repoussé d'une heure et demie. Mécontente et pleine d'impatience par rapport à tout le travail qui l'attend sur Paris, elle tente de changer son billet, en vain. La jeune femme s'installe alors à une table devant un thé et feuillette méthodiquement un magazine de mode, s'absorbant par intervalles dans la lecture appliquée d'un article dans son entier.

Progressivement le jour se lève, l'aérogare s'anime, la ruche se met à bourdonner. Même de sa place, même immobile, même indifférente à ce qui se passe autour d'elle, la jeune femme focalise le regard des passants : son élégance, sa prestance, sa beauté...

*

Soudain la jeune femme relève brusquement la tête. Un étrange pressentiment vient de l'êtreindre : celui qu'il se passe quelque chose d'anormal dans cet aéroport.

Tout semble calme, pourtant, rien n'a bougé...

Quelques instants plus tard, les haut-parleurs émettent leur petit va-et-vient de cloche synthétique, dong-dong ! Puis après quelques borborygmes indistincts, une voix féminine annonce très calmement la grève surprise des contrôleurs aériens : les avions déjà en vol seront autorisés à atterrir, mais aucun ne décollera plus jusqu'à nouvel ordre.

Ève a l'impression de recevoir un uppercut au creux de l'estomac.

Elle se précipite vers l'un des panneaux annonçant les départs : au même moment, l'une après l'autre, et l'indicible faisant tache d'huile, le phénomène se répandant comme une lèpre en s'accélégrant -, toutes les lignes de l'écran se mettent à clignoter, vol numéro tant à destination de X, ANNULÉ, ANNULÉ, ANNULÉ,

ANNULÉ...

Il ne s'agit plus d'une mauvaise blague, mais d'une conspiration !

La jeune femme ressent une pression ouatée lui boucher les oreilles, tandis que ses propres bruits se mettent à résonner à l'intérieur d'elle : Ève entend son sang cogner à ses tempes et au fond de sa gorge, entre ses dents, au rythme des battements sourds d'un tam-tam ; elle entend ses viscères se nouer autour des restes de son petit-déjeuner.

Quelque chose de mouvant cherche à se frayer un chemin dans sa poitrine, elle se révolte, elle se secoue pour ne pas le laisser faire, rejetant cette impression étrange et inconnue d'être habitée.

Autour d'elle, l'aérogare s'est mis à gronder comme lorsqu'un orage se prépare. Puis dans la précipitation et la pagaille générales, comme des poules ayant rassemblé leur couvée au creux de leur effervescence de duvet, les gens se ruent vers les comptoirs.

Ève s'avance à son tour. Mais de tous côtés, les gens hurlent, gesticulent, se pressent, se bousculent... Certains en viennent même aux mains. Horrifiée, Ève voit une petite vieille se faire éjecter de l'amas sauvage par la veste, tourner trois fois sur elle-même en perdant l'équilibre et fort heureusement, se faire cueillir à la volée par deux bras qui passaient là au bon endroit au bon moment.

Tandis que la jeune femme hésite, quelqu'un se précipitant vers la sortie la heurte et lui écrase le pied droit de toutes ses forces, de tout son poids. L'homme prend quand même le temps de lui envoyer un vague « pardon ! » sans se retourner. Ève louvoie en boitillant,

mais ce qui se déroule autour d'elle paraît frappé d'incohérence. Il y a une telle fureur de bruit, un tel déchaînement subit de violence : comme si elle était ivre, la jeune femme se sent prise de nausée.

Elle court jusqu'à la sortie, reçoit de plein fouet une grande bouffée d'air à l'ouverture automatique des portes vitrées. Elle fait quelques pas au dehors, un peu hagarde ; mais le pied encore endolori, elle trébuche. Et tandis qu'elle tente de se rattraper, l'affiche dans un panneau publicitaire lui saute au visage : celle-ci représente un avion décollant sur un fond de ciel d'azur, titrant en énormes lettres de feu : « BIENVENUE À BORD ».

*

Comme si elle venait de voir un fantôme, effarée, Ève cherche désespérément autour d'elle sans réellement savoir quoi. Les taxis ont été pris d'assaut, mais une navette s'appêtant juste à redémarrer, elle lève tout à coup le bras et se remet à courir en criant

- Attendez-moi, attendez-moi !!!

Le chauffeur freine, Ève s'engouffre dans le minibus, se laisse choir sur un fauteuil libre et se tasse dans le coin contre la paroi, immobile, les yeux rivés de toute sa volonté, ne rien dire, ne rien voir, ne rien entendre, sur le rectangle de sol sombre situé sous le siège de devant.

Ce n'est que lorsque le véhicule rejoint la promenade des Anglais que doucement, elle se détend, se redéploie... avant de jeter quand même un regard en arrière, comme pour vérifier qu'ils ne sont pas suivis...

*

Progressivement, son cœur récupère un rythme normal. Et en approchant de la place Masséna, Ève finit de repousser les pensées sans queue ni tête qui fusent dans son esprit d'ordinaire si pratique, pour se forcer à reprendre possession de ses moyens. Elle a du mal à comprendre ce qui s'est soudain emparé d'elle : elle s'est laissée submerger par une telle panique, emporter à des actions tellement inconsidérées... !! Avec la fatigue de ces derniers temps, sa discussion avec Vivien a dû enflammer son imagination et il est grand temps qu'elle reprenne en main les rênes de sa vie !

Elle se dit alors qu'elle verra plus tard pour sa valise mais qu'elle va prendre le premier train pour Paris. Un taxi la dépose devant la gare S.N.C.F. à huit heures une, le prochain T.G.V. part à neuf heures trente-deux via Marseille, six heures de trajet prévues. Si on le lui avait demandé, elle aurait pensé que les cartes et les cabines téléphoniques avaient été reléguées au rang des antiquités, mais elle arrive cependant à joindre Élise et lui compte ses mésaventures. Son amie et collaboratrice la rassure :

- Prends ton temps, tout va bien. J'avais pensé que tu risquais de prolonger un peu ton séjour, même si j'envisageais d'autres raisons, mais ne t'inquiète pas, ne te stresse pas, fais juste attention à toi. Question boulot, tu sais que tu peux compter sur moi : les choses avancent, tu n'auras plus qu'à te caler dessus en arrivant, d'accord ? Mais prends soin de toi !
- D'accord !

Elle décide alors d'être à l'ouverture des boutiques prête à s'acheter un ensemble plus confortable pour le voyage et se dirige vers les grands centres commerciaux. Le soleil irradie. Bientôt Ève aura retrouvé son travail,

son bureau, son équipe, ses rendez-vous, ses déjeuners d'affaires ; l'intermède familial et provincial ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Ève se sent redevenue elle-même, brillante et terriblement adulte.

*

Et c'est ainsi que ce matin-là, entre huit et neuf, elle débouche sur l'une des artères principales de sa ville natale. La dernière fois, elle l'avait laissée éventrée par le chantier pharaonique de l'installation du tramway pour la retrouver aujourd'hui entièrement liftée.

Mais soudain, alors qu'Ève arpente le bitume couleur réglisse, altière et sûre d'elle, l'esprit clair et léger déjà rendu en métropole –, là, juste derrière sa nuque, dans ses oreilles, bien plus proche et bien plus fort que les autres fois, elle s'entend de nouveau appeler.

//

En sursautant, Ève fait un faux pas et s'effondre sur le trottoir. Quelqu'un se précipite pour l'aider à se relever

- Ça va ?
- Je me suis tordu la cheville, je...

Elle a du mal à poser son pied à plat, elle boite en s'appuyant sur le bras de celui qui l'a secourue. Tout en la soulageant, l'homme la dirige vers une terrasse de café proche, où ils s'installent :

- Je vous remercie ! Je suis confuse...
- Il n'y a pas de quoi ! Un café ?
- Volontiers !

- Deux cafés et deux verres d'eau, s'il vous plaît », lance l'homme à l'intention du garçon.

Ève a noirci la jupe de son tailleur clair sur la cuisse où elle est tombée, elle frotte, remarque qu'elle a aussi filé son bas et redonne du gonflant à son brushing avant de tendre la main à son chevalier servant :

- Je m'appelle Ève Desroix !
- Vivien Tollé-Poupon, enchanté !
- Oh, j'ai un frère qui s'appelle comme vous !
- Il s'appelle Vivien Tollé-Poupon ?

Ève éclate de rire trop fort, en fait, elle réalise qu'elle aurait ri à n'importe quoi. De son côté, Vivien, tout content et se sentant très spirituel, se croit le vent en poupe. Il regarde Ève bien en face : la jeune femme est plus que jolie, elle a vraiment de la classe et...

Malheureusement, il est pressé et déjà terriblement en retard !

Ils se chamaillent gentiment pour savoir lequel des deux va régler les cafés, finalement, c'est lui qui l'emporte

- Je dois y aller ! Votre cheville, ça va ?

Ève remue précautionneusement l'articulation dans tous les sens :

- Je ferai attention... Merci beaucoup !

Ils se serrent la main :

- Peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir ?

Ève ne répond pas et il file, la laissant seule avec ses pensées.

*

Une vague de grande lassitude s'abat alors sur la jeune femme : elle sent que la lézarde qui s'était dessinée à l'intérieur d'elle la nuit après son accident de voiture

s'est agrandie en une véritable brèche, par où s'écoule à présent le liant du mur tout entier. Elle se revoit enfant, assise sur la plage de Juan-les-Pins, adossée à la promenade, le plus loin possible du bord de l'eau tandis que le reste de sa famille se baignait et nageait jusqu'aux bouées... Elle passait des heures à refermer ses mains sur des poignées de sable, celui bien sec du dessus, et à « écouter » inlassablement la sensation que lui procurait le fait de le laisser doucement s'écouler par le petit trou de l'auriculaire replié, pas trop, comme un inexorable sablier... Elle sent tout à coup combien ce qu'elle a érigé vacille.

Elle sait d'avance qu'elle ne VEUT PAS voir ce qui se trouve derrière la paroi. Les choses, le ciel ou l'univers ont-ils bien compris sa requête, là ? : ELLE NE VEUT PAS VOIR CE QUI SE TROUVE DERRIÈRE LA PAROI !

*

Bien que celle-ci n'ait aucune chance de l'intéresser, Ève attire alors à elle la petite revue pour turfiste que Vivien Tolé-Poupon a oubliée ou laissée sur le faux marbre en plastique. Le journal a gardé la forme de lorgnette d'être resté roulé dans sa poche et elle doit tirer vivement sur les bords pour l'ouvrir. Elle tombe alors en plein sur la double page qui titre en gros « BIENVENUE PARMI NOUS », sans doute pour accueillir les nouveaux lecteurs, et comme si elle venait de se brûler, la jeune femme rejette le magazine avec brusquerie.

Celui-ci reprend sa forme de rouleau en oscillant doucement de droite à gauche sur la table.

Ève se lève et s'éloigne précipitamment. Enfin, on

pourrait presque dire s'enfuit.

*

La douleur à sa cheville droite ayant réveillé celle de ses orteils écrasés du même côté à l'aéroport, Ève, en quête d'une autre cabine téléphonique, circule avec application : elle veut parler à Vivien, elle veut entendre le son de sa voix, elle veut tout lui raconter, cette fois, c'est-à-dire TOUT, sans rien omettre...

Les sonneries s'égrainent à l'autre bout du fil sans que personne ne décroche, et tandis que le répondeur se met en route, la voix de son père résonne soudain dans le silence :

- Vous êtes bièng chez les Desroix...

Un frisson glacé parcourt l'échine d'Ève... Chez sa mère, ils n'ont pas encore effacé et remplacé l'ancien message, M. Desroix semble sorti tout droit d'outre-tombe. Ève raccroche brutalement.

Elle reste un long moment immobile, le cœur battant, le front contre le métal de l'appareil... Puis soudain elle se redresse, les yeux plissés, l'air interrogatif, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit et qu'elle voulait en avoir le cœur net : elle recompose le numéro, en priant, cette fois-ci, pour que personne ne vienne interrompre le message, qu'elle réécoute dans son intégralité :

- Vous êtes bièng chez les Desroix, nous sommes absengs pour le momeng...

Abasourdie, elle raccroche...

Il n'y a aucun doute possible !!

Comment ne s'est-elle pas souvenue de ce « détail » ? Comment a-t-elle pu l'occulter dans sa mémoire ? ! Il est vrai qu'elle n'a pas contacté sa famille depuis longtemps, mais quand même... !

Elle avait « oublié » l'accent de son père, cet accent du midi si prononcé que c'est elle-même qui dans ses années lycée lui répétait sans cesse :

- Papa, fais un effort ! Dans Pagnol, Raimu, Fernandel, c'est amusant, c'est folklorique ! Mais là, je te promets, ça fait plouc ! Tu me fais honte !

À ce souvenir, à cet instant, Ève en reçoit comme un coup au cœur de sa propre dureté. Mais même si Vivien a justement parlé de culpabilité, en attendant, elle a un problème plus urgent à résoudre : celui qui l'appelle dans sa tête ne peut pas être son père ; celui qui l'appelle dans sa tête ne transforme pas les « bien » en « bièng » !!

Elle se répète alors cette phrase : « Ça ne PEUT PAS être papa ! Ça ne PEUT PAS être papa ! »

Mais alors QUI ? ! !

Mais alors QUOI ? ! !

*

Elle écourte son lèche-vitrines et se contente de choisir un ensemble Ellesse pastel taillé dans une matière aérienne, une paire de tennis souples et un sac dans un magasin de sport. Le vêtement chic aux reflets moirés, dans son camaïeu de tons doux, rehausse l'énergie saine et dynamique de la jeune femme, sa grande taille, sa minceur, son teint, son regard clair, ses vagues blondes sans fadeur...

Mais si on le lui demandait à cet instant, elle dirait que le cœur n'y est plus.

12

Le train est parti à l'heure. Pile. Et savoure à présent de longer la Côte : les plages de galets aux plages de sable déjà noires de monde, les rochers rouges coupants de l'Estérel, le bleu de la mer et le vert des pins maritimes éclaboussant un ciel lumineux à mordre balayé par le Mistral, donnent ici un parfum d'éternelles vacances.

Cela fait maintenant des années qu'Ève n'a pas pris de « vacances », des vraies. Elle le pense sans amertume aucune : jusqu'ici, il s'est toujours agi d'un choix délibéré de sa part.

Ève a aimé son métier et son travail par-dessus tout, elle s'y est consacrée. Son poste de directrice artistique lui a offert la possibilité de voyager dans des conditions de rêve vers des destinations de rêve. Les défilés produits dans les palaces étrangers ont souvent donné lieu à d'intenses séjours paradisiaques auréolés de prestigieuses réceptions. La recherche de nouveaux produits, étoffes, cuirs, métaux, ont régulièrement fait d'elle une touriste de luxe ayant accès aux plus beaux marchés, aux plus beaux ateliers, aux plus beaux matériaux du monde.

À travers la vitre, les paysages varois qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps provoquent pourtant tout à coup chez la jeune femme une montée de nostalgie qui ne lui ressemble pas : les pins parasols à l'incroyable densité de chou-fleur, comme s'ils étaient arrondis au taille-haie par

le dessus ; les chênes-liège flottant dans les débordements de leur peau comme des shar-peï ou au contraire dénudés, zébrant le maquis des grands traits chamoisés de leur douce mère chocolat. Les vignes, occupant les cuvettes et débordant sur les coteaux ; et partout cette terre rouge d'érosion, ces couleurs chaudes, ces pigments... À travers la vitre, la jeune femme croit percevoir l'odeur poivrée et âcre du lentisque, le collant résineux des cistes de Montpellier, le granulé sec et rêche de la bruyère, remontés des balades en famille de son enfance.

Ève se dit que c'est effectivement plus dans la matière qu'envers les gens qu'elle a souvent laissé s'exprimer sa sensibilité : au toucher d'un lin ou d'une soie sauvage, il est parfois passé quelque chose dans ses mains qu'elle a su fermer à d'autres circonstances, sans qu'elle n'ait jamais été amenée, cependant, à le regretter.

Installée confortablement dans le sens de la marche, en feuilletant l'un des magazines dont elle s'est pourvue pour le voyage, elle tombe sur un article fouillé, intelligent, qui capte soudain toute son attention.

Cette impression que sa vie lui échappe, qu'elle ne parvient plus à la contrôler... Cette forme de paranoïa, comme si « quelque chose » lui en voulait, cherchant par tous les moyens à la provoquer, à la déstabiliser... Ces brusques accès d'angoisse, d'abattement, ces peurs, ces réactions irraisonnées... Ce sentiment depuis quelques temps de se débattre, de s'enliser dans une sorte d'absurde incontournable et exponentiel...

Elle n'aurait jamais songé pouvoir y être sujette, mais si elle était tout bêtement en train de faire ce qu'il est commun d'appeler une dépression ? !! Des années intenses, une part non négligeable de stress, des

responsabilités sur tous les fronts...

N'est-ce pas Élise qui lui répétait régulièrement, ces derniers temps : tu tires trop sur la corde, tu as les nerfs à vif, tu vas finir par craquer...

Et dans ce cas, n'a-t-elle pas simplement tout rêvé ou tout créé de toutes pièces depuis le début ? !

Cette idée lui sied bien et tout en souriant intérieurement, Ève imagine être la victime – passagère, elle n'en doute pas – d'une grosse déprime, un gros flip, un grand coup de blues, un grand coup de barre, « *Mars* et ça repart » !

*

Jusqu'à Marseille, la ligne n'étant pas encore adaptée à ses capacités, le T.G.V. se contient. Mais à la sortie de la cité phocéenne où il coupe à angle droit, le train prend sa vitesse de croisière, soudain plus silencieux que sa ventilation interne. Ève, après avoir consommé une salade et un yaourt au wagon-restaurant, se replonge dans les pages de ses revues.

*

Soudain, pourtant, de la même manière qu'à l'aéroport avant que ne soit faite l'annonce de l'annulation de tous les vols, Ève relève brusquement la tête. Surprise par cette part d'elle-même qu'elle ne soupçonnait pas mais à laquelle elle refuse par avance de s'habituer, dont la prescience des événements les lui rend tangibles avant qu'ils ne se produisent, elle fait des yeux le tour du compartiment... et son regard finit par rencontrer celui d'un garçon posé sur elle.

Il se trouve dans l'autre file, du côté de l'allée centrale, et contrairement à Ève, assis dos à la marche du train.

Ève rabaisse les yeux et se remet à sa lecture, souriant intérieurement, rassurée – ah, il ne s'agissait que de cela ! –, amusée et flattée à la fois : le jeune homme, plutôt mignon, est à peine sorti de l'adolescence.

*

Mais au bout d'un moment, elle ne peut s'empêcher de lever la tête à nouveau : le garçon la regarde toujours fixement sans avoir bougé d'un seul cil, l'air impénétrable.

Ève rabaisse les yeux, fortement troublée.

Le manège se répète plusieurs fois.

À chacune, elle essaye de garder définitivement ses yeux braqués sur les lignes de petits caractères noirs dont le sens se délite au fur et à mesure dans le blanc glacé du papier. Mais elle a beau faire : que l'insistance de ce regard pénétrant l'aspire comme un aimant ou qu'elle espère à chaque fois qu'il aura cessé de peser sur elle, elle en vient toujours à relever la tête.

La colère de se sentir stupide autant que traquée fait monter une énorme bouffée aux narines d'Ève qui manque se dresser et aboyer :

- C'est ma photo ou autre chose, que vous voulez ? ! !

À cet instant, face à Ève, une fille pénètre dans le compartiment. S'arrêtant au niveau du garçon, elle désigne du menton la place libre à côté de lui :

- Je peux m'asseoir ?

Le jeune homme se lève et d'une façon tout à fait inattendue, anachronique, surréaliste, même –, dessine dans l'air un interminable serpent du bras et se courbe dans une gracieuse et déférente révérence. Puis désignant le siège près de la fenêtre, il prononce très distinctement ces mots, comme s'il n'en existait pas d'autres :

- Vous êtes bienvenue !

Et cette fois encore, Ève l'entend avec un B majuscule.

*

La jeune femme a envie de se mettre à hurler. La gifle qu'elle a l'impression d'avoir reçue lui a enflammé le sang.

Elle a envie de se précipiter jusqu'à eux qu'elle imagine complices et de les secouer :

- Qui êtes-vous ? Qui vous paye ? Qui vous a payé, pour interpréter cette comédie ? !

Oui, qui tire les ficelles et s'amuse ainsi à jouer avec ses nerfs ? Qui a intérêt à la harceler jusqu'à la faire sortir de ses gonds comme une hystérique, jusqu'à ce qu'elle craque pour de bon ? Et dans quel but ?

*

Le jeune homme fait mine à présent de ne plus se préoccuper que de sa voisine.

Ève a de nouveau l'impression que quelque chose de plus grand qu'elle essaye de prendre place au sein d'elle-même. Au lieu de chercher à le refouler encore, elle tend au contraire à ce que ça se dilate une bonne fois pour

toutes et qu'on en finisse

- Allez, vas-y, montre ton visage si tu es un homme !

Elle aimerait que ça lui fasse craquer la poitrine et la libère de ce qui l'opprime, de ce qui l'étreint, qu'elle puisse enfin respirer...

*

À cet instant, une voix à travers les haut-parleurs, dans une bouillie de paroles hachurées dont on capte l'essentiel, informe soudain les passagers d'une panne du système informatique d'aiguillage sur tout le réseau. Ève jette un coup d'œil par la fenêtre : ils sont en rase campagne. Le paysage s'étend désert à perte de vue.

Deux minutes plus tard, l'annonce est répétée, plus distinctement. Et cette fois, le T.G.V. se met à ralentir.

Il ralentit, ralentit, ralentit.

Ralentit.

Et comme s'il était arrivé à destination, s'immobilise lentement au milieu de nulle part.

*

Si c'est une véritable décision qu'Ève prend à cet moment-là, du moins la prend-elle sur le champ et à sa manière, avec cette forme de détermination énergique qui la caractérise. Saturée de ce jeu du chat et de la souris qu'un invisible ennemi semble s'acharner à vouloir lui faire jouer sans partager les règles, décidée à pousser

l'absurde bien au-delà d'où cet invisible ennemi doit la croire capable d'aller – il va voir ce qu'il va voir, il ne va pas être déçu, il la connaît bien mal ! –, elle fait venir à elle le sac qui contient son tailleur et ses escarpins, y ajoute les journaux et replace le tout dans le portebagages où elle l'abandonne. Puis elle passe la bandoulière de son sac à main par-dessus sa tête comme elle le ferait d'une gibecière,

quitte le train,

et sans vraiment hésiter non plus sur la direction à emprunter,

s'en va tout simplement à pied.

13

C'est avec une sorte d'agressivité qu'Ève entame le paysage. La foulure qu'elle pensait avoir à la cheville droite s'est miraculeusement évanouie, elle marche en appuyant ses pas, comme si elle voulait que ceux-ci laissent leur empreinte dans le sol dur.

À grandes enjambées, Ève va tout droit. Elle ne se demande pas pourquoi, elle ne se demande pas pour où ; elle ne se pose plus de questions, elle marche.

*

Ève ne s'appelle pas vraiment Ève. Du moins, n'est-ce pas le prénom que lui ont donné ses parents à la naissance.

Ils sont allés chercher un truc, eux-mêmes n'ont certainement jamais réellement compris ce qui leur était passé par la tête !

Oui, évidemment : c'est « Bienvenue », qu'ils l'ont

appelée !

Et désormais, elle l'entend même formulé par son père, avec cet abominable accent qu'elle a cru, inconsciemment sans doute, pouvoir oublier ! Il le prononçait coupé en deux parties, l'une montante en retroussant les narines, la langue s'accrochant dans le g ; l'autre glissée, s'effaçant dans la redescente : Bièng-venue, Bièng-venue !

« Bienvenue »... !!

Ça n'avait pas été pour perpétuer la mémoire d'une illustre ancêtre ni réhabiliter celle, bafouée, d'une autre.

Ç'avait été encore moins par humour de mauvais goût lorsque après trois garçons, ils avaient été si heureux de la voir arriver !!

Alors comment ce nom ridicule avait-il pu s'imposer à eux, le mystère restait entier. D'autant qu'après ce qui était advenu par la suite, personne dans la famille n'avait plus jamais – plus jamais – osé aborder le sujet !

*

À l'école primaire, de par la position de ses parents, personne n'avait jamais vraiment songé à se moquer d'elle, du moins ouvertement.

À son entrée au collège, après quelques quolibets à son intention, la petite Bienvenue avait prévenu sa famille qu'elle ne répondrait plus à l'appel de son nom mais uniquement à celui de Sophie.

Elle avait tenu parole et comme dans d'autres domaines, amené son entourage à respecter sa volonté.

Mais lors de son entrée au lycée...

Le professeur de français, une dame d'un âge très

avancé, selon une habitude vieille de plusieurs générations, leur avait fait prendre une demi-feuille de papier de brouillon dans le sens de la largeur sur laquelle ils devaient inscrire leur nom, en lettres majuscules ; leur prénom, sur la ligne du dessous. Puis, en allant toujours à la ligne, leur date et lieu de naissance ; leur adresse ; le nom et la profession de leur père, de leur mère. Enfin, le nombre de frères et sœurs qu'ils avaient dans l'établissement.

Elle avait fait ensuite lentement le tour de la classe pour ramasser les fiches, en fixant attentivement chaque nom et chaque visage comme pour en graver l'association dans sa mémoire. Puis elle avait passé un long moment à son bureau

- Je ne veux entendre au-cun bruit (elle montait sur le « au » comme s'il y avait eu un h aspiré, retenait dans le même blocage de gorge le son ke à peine amorcé et son souffle, puis se laissait lourdement retomber sur le « cun » en glissant sur le mot suivant), au-cun chuchotement, et je ne le répéterai pas deux fois », le temps pour elle de classer ses fiches par ordre alphabétique.

Ensuite, en ayant l'air de comparer à chaque fois la fiche, le registre de la classe et un petit carnet personnel qu'elle avait sorti de son cartable, elle avait appelé chaque élève, qui devait se lever, répondre présent, se laisser une fois de plus scrupuleusement détailler, et se rasseoir à son invite. Lorsqu'elle en était arrivée à Sophie, elle était restée un long moment silencieuse, allant de la fiche au registre au carnet et du carnet au registre à la fiche, rabaissant bien ses lunettes de myope sur son nez en penchant la tête pour regarder par-dessus et s'assurer de ce qu'elle voyait, puis avait articulé d'un ton traînant glacé :

- Mademoiselle Desroix (elle prononçait Dèsse-roix), vous êtes inscrite sur mon carnet sous le nom de « Bienvenue », et j'ignore encore si vous l'êtes, mais je dois lire sur votre fiche et sur le registre latitudinaire « Sophie ». Pouvez-vous vous lever et nous expliquer...

Sophie avait eu beau expliquer, et même de plusieurs façons différentes, visiblement, le professeur n'avait jamais compris.

Sophie avait fait une méningite, ses parents, comme les médecins, avaient cru qu'ils allaient la perdre. Lorsque les fièvres l'avaient finalement relâchée, après sa convalescence, elle avait demandé à changer définitivement de nom et de ne plus JAMAIS entendre parler ni de Bienvenue ni de Sophie, mettant le plus de distance possible avec elle-même. Pressentait-elle la carrière artistique et prestigieuse qu'elle mènerait un jour, en ayant la possibilité de le raccourcir pour faire plus « chic » ? Toujours est-il que la fillette avait choisi « Évelyne ». Mme Desroix avait écrit au procureur de la République, le prénom avait été entériné jusque sur le registre des naissances de la mairie de Nice, Ève avait changé d'école.

Bienvenue avait disparu à jamais jusqu'à ce jour.

*

Jusqu'à cette fameuse nuit, en fait, où Ève s'était assoupie au volant : elle avait dû fermer les yeux rien qu'un instant, le pied pesant sur l'accélérateur, se dirigeant droit vers le mur :

- BIENVENUE ! ! ! ! !

L'appel avait littéralement ÉCLATÉ dans son cerveau, impérieux, réveillant la jeune femme en sursaut en même temps qu'un passé qu'elle avait mis toute son énergie à faire disparaître.

Depuis, les incidents s'étaient multipliés en s'accélégrant, s'acharnant à reconduire la jeune femme à la croisée des chemins : la grève des aiguilleurs du ciel, puis la panne du système informatique d'aiguillage sur toute la ligne du T.G.V, comme si on essayait de lui faire comprendre qu'elle avait effectué une erreur d'aiguillage, justement, qu'elle devait aujourd'hui réparer...

Au milieu, elle avait été « matraquée » par ce mot, par ce nom, éclatant à tous les coins de rue comme des flashes, comme des grands soufflets reçus à toute volée : Bienvenue, Bienvenue, Bienvenue !!

« Bienvenue » sur l'affiche à l'aéroport : « BIENVENUE À BORD » ; « Bienvenue » sur la revue laissée par Vivien Tollé-Poupon (« J'ai un frère qui s'appelle comme vous ! », lui avait-elle dit. Comme si on pouvait s'appeler « Vivien Tollé-Poupon » ! !). Les appels dans sa tête, et pour finir, les deux intermittents du spectacle, là, jouant leur improbable numéro de rencontre fortuite et romanesque dans SON wagon, à SON intention : « Ma chère, vous êtes Bienvenue ! ».

« Ils » ont bloqué un avion et tout un aéroport, contre elle ! ! « Ils » ont arrêté un T.G.V. au milieu du désert, contre elle ! !

La colère l'emporte, elle fait de grands gestes en parlant tout haut.

En si peu de temps, Ève, ses repères et ses certitudes ont tellement été anormalement malmenés, bousculés, ballottés, que la jeune femme a l'impression d'avoir vécu plusieurs vies, toute une éternité en quelques semaines.

Elle sent ses fondations minées prêtes à s'écrouler sous elle et elle n'est pas d'accord : elle refuse de revenir au temps où elle s'appelait Bienvenue ! Elle a construit Ève pour se protéger à jamais de ce qu'elle a dû affronter dans ses fièvres, et voilà ! : elle veut reprendre sa vie là où elle en était, disons, juste à la fin du défilé Haute Couture précédent, en janvier, ce succès féerique, et que tout le reste soit définitivement effacé comme s'il n'avait jamais existé !

La jeune femme marche la tête haute, le dos droit, d'un pas cadencé propulsé par de grands mouvements de bras d'avant en arrière. Elle respire bruyamment, utilisant la pleine capacité de ses alvéoles pulmonaires. L'idée de quitter le train, tout à l'heure, s'est imposée d'une façon très nette dans son esprit : puisque les choses semblaient vouloir se coaliser contre elle, Ève était résolue à leur montrer de quoi elle était capable. Ne pas continuer à paniquer ni tenter d'opposer en face une résistance au moins égale, mais aider, au contraire ! En provoquant et favorisant dans le même sens, encore plus loin, encore plus fort ! En participant de toute son énergie à pousser l'absurde jusqu'au bout ; jusqu'à ce que ça finisse par se mordre la queue, par se rompre, par implorer ou exploser, peu importe, pourvu que ça s'arrête.

*

Alors qu'elle s'apprête à gravir un mamelon herbu, comme si celui-ci représentait le point de non-retour entre le monde qu'elle abandonne et celui auquel elle va se raccorder, Ève pense à embrasser une dernière fois la vue ou marquer un adieu... Elle se retourne..., et reste stupéfaite de la distance qu'on parcourt en mettant simplement un pied devant l'autre !

Le train n'est plus qu'un ver très fin à l'horizon. La jeune femme, emportée par sa rage, a traversé sans vraiment s'en rendre compte l'immense plaine stérile qui s'étendait comme un no man's land.

Mais après avoir escaladé la butte, elle est déçue de ne trouver derrière qu'une autre grande plaine stérile à traverser.

*

Au début, c'est à peine si Ève ralentit son allure, alimentant sa motivation à ses réserves d'ardeur combative. Mais pourtant, peu à peu, la chaleur de fournaise plombant d'un soleil à ses heures les plus inflexibles, l'étendue immense d'un paysage sans concessions et bien sûr le manque de protection et d'eau émoussent sa belle énergie.

Les mottes sèches irrégulières, les cailloux et les restes drus des tiges d'un blé fauché l'année d'avant finissent par énerver la plante de ses pieds à travers les semelles. La brûlure et l'irritation s'intensifient au fur et à mesure, au bout d'un moment, Ève a même l'impression que ce sont des aiguilles qu'on lui enfonce sous les pieds. Une racine de ronce sortie de nulle part lui retient la chaussure, la jeune femme s'étale de tout son long dans la poussière, s'entaillant le ventre, la poitrine et la paume des mains aux tronçons de chaume meurtriers.

Son opiniâtreté bien entamée, Ève commence à renâcler en maugréant. Alors le soleil pousse encore d'un cran son thermostat, l'horizon s'incurve et s'étale, étirant l'espace qui s'infini ; la fatigue et la solitude pèsent comme un couvercle.

Le déjeuner frugal qu'Ève a pris dans le train après Marseille n'est maintenant plus qu'un souvenir et il y a longtemps qu'elle a épuisé la petite bouteille d'eau minérale de son sac à main. Sous l'effet de la soif et de l'âpreté de l'effort, la souffrance s'immisce dans ses cellules, dans ses fibres. Elle soulève moins les genoux et les pieds traînant, trébuche de plus en plus souvent. Dans sa tête, une part d'elle réclame comme une litanie : à boire, à boire, à boire – tandis qu'une autre murmure déjà : je me rends, s'il vous plaît, je me rends...

*

Brusquement, Ève croise une petite route qui, de quelque côté que l'on se tourne, semble venir de nulle part et se rendre vers nulle part. Cependant, le revêtement lisse et presque élastique à travers les semelles lui a aussitôt apaisé délicieusement les muscles et les nerfs, à tel point qu'elle bifurque de sa direction initiale pour s'y engager.

L'air ondule au-dessus du macadam comme s'il s'agissait d'un grill. À quelques dizaines de mètres devant elle, Ève aperçoit une mare scintiller au milieu de la chaussée, couverte de petites vaguelettes...

Quand elle l'atteint, à l'endroit prévu, le goudron est parfaitement sec ; la mare a juste reculé de quelques dizaines de mètres supplémentaires.

Soudain, une trompe puissante retentit derrière la jeune femme. Le véhicule a klaxonné de loin, mais Ève se retourne et se range prestement sur le bas-côté.

C'est un autocar, un vieil autocar de campagne brinquebalant de toutes ses tôles, qui s'arrête à sa hauteur et lui ouvre sa portière d'un énorme souffle pneumatique

dans le nez :

- Vous montez ? !

Il s'agit plus d'une injonction que d'une véritable question : Ève se hisse à bord. Le chauffeur lui met d'office un ticket sur la tablette, elle jette sans en avoir l'air un coup d'œil dessus tout en cherchant l'appoint dans son porte-monnaie : il n'y a qu'un tarif imprimé, aucun nom de lieu, aucune autre indication...

À côté du chauffeur, il y a un distributeur d'eau fraîche : l'homme lui en tend un gobelet

- Oh merci ! », puis attend qu'elle se soit assise avant de redémarrer.

Au repos, le corps de la jeune femme exsude une énorme bouffée de vapeur qui se ramasse et se condense, la sueur ruisselle bientôt le long de toutes ses rigoles. Ève, baignant dans son jus, s'immobilise le dos droit sans se plaquer contre le dossier. Un air chaud mais bienfaisant pénètre et tourbillonne par toutes les vitres ouvertes : elle se dit que dans peu de temps elle aura séché.

14

Le bus « sent » !

La moleskine, la vieille graisse mécanique chargée de métal.

Elle sait : le métro !!!

Aussi étonnant que cela puisse paraître pour une Parisienne, Ève n'a jamais pris le métro. Jamais.

Pas une seule fois elle n'a emprunté l'un de ces escaliers qui l'auraient descendue sous terre. Ce monde

de boyaux fétides, de renforcements obscurs... Avant d'avoir sa voiture ou d'utiliser le taxi, elle circulait en bus.

Mais elle connaît bien son odeur pour l'avoir évitée sans cesse aux bouches d'aération soufflant son haleine viciée au milieu des trottoirs.

Or là, pourtant, au moment présent et aussi incroyable que cela lui paraisse, la jeune femme se surprend plusieurs fois en train d'inspirer profondément, traquant ce remugle sans en éprouver de dégoût.

Devant Ève, il y a un jeune, apparemment un étudiant, et une petite vieille qui pourrait être son arrière grand-mère. Le garçon porte ses cheveux longs bouclés rejetés en arrière, découvrant un large front. Il est moulé dans un débardeur crème qui fait ressortir sa musculature fine sous une peau lisse et caramel. De petites lunettes rondes intellectualisent son allure de d'Artagnan romanesque et fragile.

La petite vieille, toute ratatinée, au museau et à l'air vif de souris, suit attentivement les explications du jeune homme lui décrivant pas à pas comment battre les terros à *Counter Strike* –, avec des hochements de tête approbateurs et une extraordinaire jubilation dans son regard clair.

Et puis il y a aussi un vieux, deux rangs plus loin, dans l'autre file... À intervalles plus ou moins réguliers, il recule ses pieds en baissant la tête, comme pour prendre son élan, avant de se racler profondément la gorge.

Et Ève en reste interloquée, de se surprendre là encore à guetter le raclement des semelles ferrées sur le sol métallique suivi de cet autre, gras, rauque et rond à la

fois des glaires que l'on décolle, roulées et ramenées en arrière comme les galets du bord de mer.

Ève a l'impression de ressentir les gens, les bruits, les odeurs pour la première fois, ou du moins, d'une manière qu'elle ne connaissait pas. Il y a comme... comme une absence de résistance en elle, ou une absence de rejet ; quelque chose de nouveau qui donne de l'espace, de la liberté, de l'aisance dans son ventre et dans sa poitrine.

Qu'est-ce qui la rend ainsi perméable, et à quoi ? Qu'est-ce qui rend l'échange si vivant, si charnel entre elle et le monde ? Et qu'est-ce qui est échangé ?

Après une pente légère, le car ralentit et baisse de la voix en pénétrant dans la rue principale d'un petit village dont Ève a manqué le nom. Et puis comme s'il reconnaissait la maison, le véhicule effectue une large boucle presque joyeuse autour de la place qui s'est ouverte sur le côté, et vient se ranger fièrement sur un emplacement qui semble lui être réservé. Le chauffeur coupe le moteur et se lève pour descendre derrière les passagers qu'il salue l'un après l'autre par leur prénom ; Ève en conclut qu'ils ont atteint le terminus et descend à son tour.

Plantée sur ses deux pieds, elle fait doucement du regard le tour de la place en respirant, d'une manière ample et appliquée...

*